

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

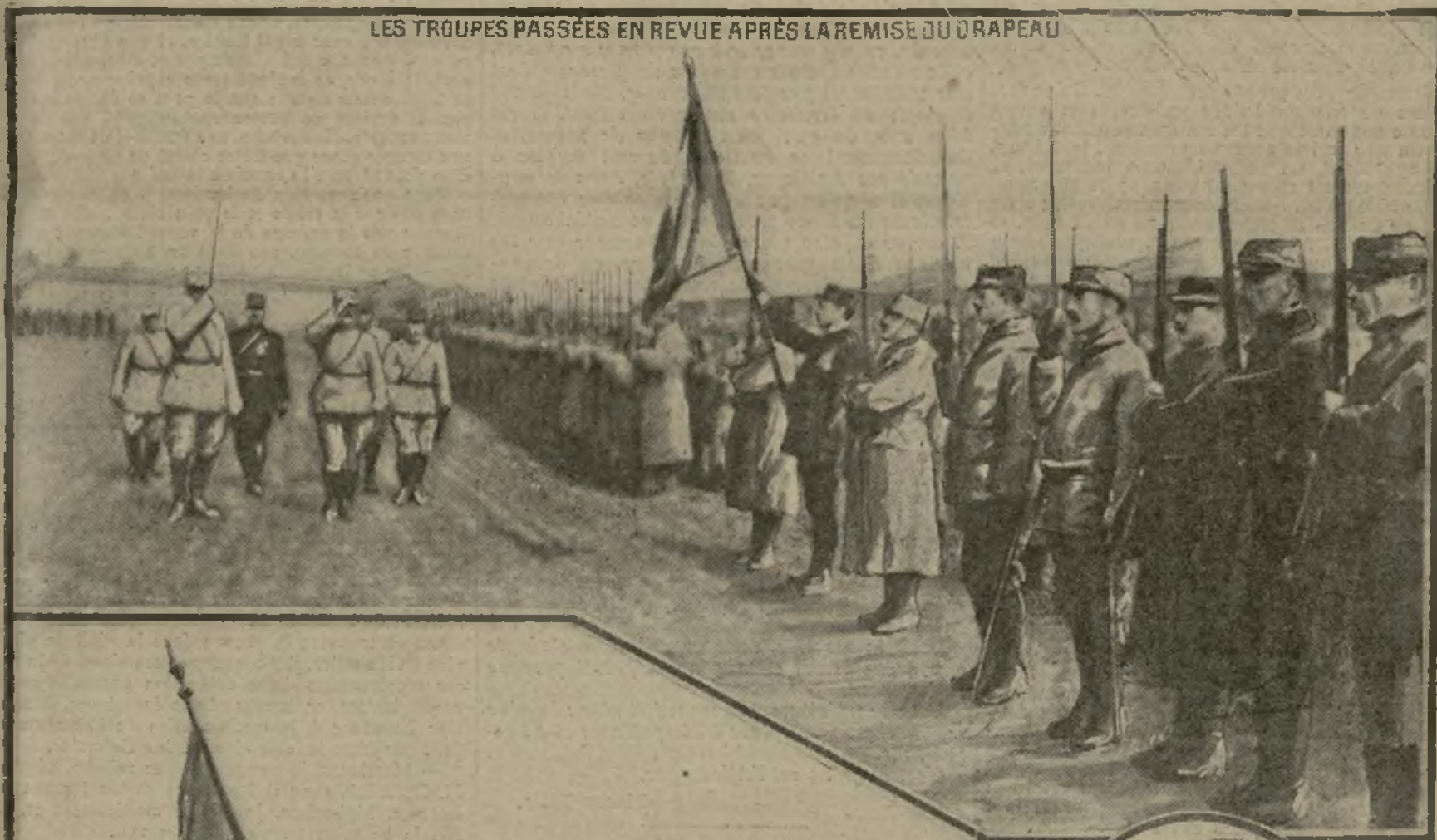
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: 1 An 30 fr. 6 Mois 18 fr. 3 Mois 10 fr.
Étranger: 1 An 35 fr. 6 Mois 20 fr. 3 Mois 12 fr.
En s'abonnant sans frais dans tous les bureaux de poste
Les mandats en ordre et tout aux autres

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresser télégraphique : EXCEL PARIS

L'aviateur Guynemer, porte-drapeau du 1^{er} groupe d'aviation

LES TROUPES PASSÉES EN REVUE APRÈS LA REMISE DU DRAPEAU



LE PORTE-DRAPEAU GUYNEMER



LES² LT GUYNEMER

Le lieutenant-colonel Girod, inspecteur général des écoles d'aviation, délégué du ministre de la Guerre, a présenté, avant-hier, à Dijon, devant les troupes de différents corps de la garnison, au premier groupe d'aviation, le drapeau qui lui était accordé. Ce drapeau était porté par le jeune lieutenant Guynemer, dont les héroïques exploits ont été maintes fois célébrés.

Pour la fraternité latine

M. Salandra disait récemment à Venise : « Mieux d'hôtels en Italie, mais qu'on y bâtit des usines ! » Certes, il ne demandait point que l'on édifiât celles-ci au milieu du Grand Canal, ni en aucun lieu où elles pourraient saboter un paysage ou gêner de la beauté. Les Italiens ont le respect des glorieux décors de leur histoire nationale et soignent leur patrimoine artistique avec une piété qui, soit dit en passant, nous manque trop souvent en notre France. Cette semaine même, l'opinion publique s'inquiétait à-bas à propos d'une coupe de bois : elle craignait que l'on n'abîmât brutalement d'antiques forêts, et des assurances officielles durent être données ; nous n'éprouvons pas toujours de telles alarmes. Et plutôt au Ciel que nous eussions d'aussi bonnes lois de protection artistique qu'il en existe chez nos voisins !

Néanmoins, du propos tenu par M. Salandra, comme de maints autres indices, l'on serait tenté de conclure que les Italiens semblent parfois un peu irrités contre leur passé, trop long, trop accablant, on écrirait même indiscret, si l'adjectif n'était menu pour un sujet si grave. La boutade de M. Salandra signifiait ceci : « Le prestige de nos ancêtres ne nous suffit plus, si glorieux qu'eussent été ceux-ci, quelque génie eussent-ils légué dans la politique ou les arts. Ne songeons pas sans cesse à organiser leur culte à l'usage des étrangers. Au contraire, portons toute notre attention vers les moyens de donner l'essor, aujourd'hui même et dans l'avenir, à notre race qui est prévoyante, appliquée, tenace, industrieuse et innombrable. Sur la terre de l'ancienne Italie, nous voulons une Italie nouvelle, puissante et redoutée : des lors, il nous faut des usines. »

M. Salandra a raison. Et l'Italie entière est avec lui quand il cesse de murmurer rêveusement : « Hier... jadis... », pour s'écrier avec passion : « Demain !... »

Mais que l'Italie se trouve ainsi toute débordante de jeunesse, de santé, de courage et d'activité, le sait-on assez à l'étranger, et voire chez nous, qui sommes ses proches voisins et ses cousins ?... L'élite française, assurément, ne l'ignore pas. Les journaux l'ont écrit, des livres excellents l'ont fait connaître, les financiers et les hommes d'Etat des deux pays ont étudié ensemble des projets féconds, les états-majors ont collaboré, les soldats se sont appréciés mutuellement et non sans la plus affectueuse cordialité. Toutefois, le grand public n'en est pas encore assez persuadé, loin de là. Il faut vingt ou trente années, sinon davantage, au grand et gros public pour admettre une idée nouvelle : il l'admet toujours, mais après quel stage !

Or, l'Italie et France se méconnaissent presque entièrement avant la guerre ou, du moins, se formalisent l'une de l'autre l'idée la plus légitime. Si l'on veut changer radicalement cela sans attendre que l'opinion de l'élite ait prévalu — comme il arrive infailliblement — dans les deux nations, et que l'avis des mieux instruits ait enfin guidé le jugement des plus simples, on doit, coûte que coûte, amener les peuples italien et français à voisiner, à se comprendre naturellement et instinctivement. La tâche semble bien aisée, d'autant qu'elle est déjà plus qu'à demi accomplie : pourant, elle reste à achever, si vous voulez.

Ce ne sont ni des livres, ni des articles de revues ou de journaux qui feront germer promptement cette belle fleur d'amour, mais bien des visites, du commerce, de la fréquentation, des conférences, des cours publics, des réunions de plaisir et d'affaires, de la causerie, des expositions.

Le prince Jacques de Broglie a reçu la mission d'organiser à Rome une exposition d'œuvres d'art françaises, ayant trait à la guerre de 1914-1916, au bénéfice de la Croix-Rouge italienne. Il y a là peut-être un millier d'œuvres de toutes sortes : tableaux, dessins, gravures, sculptures, caricatures innombrables surtout — et l'on sait si nous y excellons ! — le tout signé de noms fameux parmi nos artistes. Le prince Colonna di Paliano a prêté pour cette exposition les salles du célèbre palais Colonna, illustrées par le souvenir de Marc-Antoine Colonna, le vainqueur de Lepante. Le succès fut immense et l'enthousiasme charmant.

A la bonne heure, voilà d'utiles et amicales propagande. Souhaitons d'autres initiatives analogues : ce ne sont ni les idées, ni les bonnes volontés qui manquent, en deçà comme au delà des Alpes, pour toute entreprise de chaleureuse fraternité latine.

Marcel Boulenger.

Ce que l'on dit

En attendant...

On l'a déjà dit ici, mais on ne saurait trop le répéter : après avoir trop cru, au cours de la première année de guerre, que l'estomac allemand criait déjà famine, nous ne le croyons plus assez maintenant. Notre première déception nous conduit à une erreur en sens contraire.

Non pas qu'il faille s'imaginer que la « famine » pourra jamais être aussi aiguë dans un pays de 40 millions d'habitants — réduit à moins de 68 par les morts sur le champ de bataille — que sur le radeau de la Méduse ou dans une ville assiégée. Sur les planches d'un radeau, en pleine mer, il ne pousse pas le plus petit brin d'herbe, on n'y trouve que ce qu'on y a apporté, et la situation, dans cet amas de pierres qu'est une ville, n'est pas fort différente. Mais quand il s'agit du territoire entier d'un Etat, il est bien entendu qu'il n'en va pas de même, et théoriquement ce territoire devrait suffire à nourrir ses habitants. Toutefois, dans la pratique, il n'en va pas ainsi, parce que l'industrialisme moderne procède par voie d'échanges. Il arrive à faire vivre plus d'hommes que les anciens Etats purement agricoles, en demandant à l'extérieur de la nourriture en échange de produits fabriqués.

Mais si les marchés où il va chercher cette nourriture sont fermés, c'est la mort par la faim pour cet excédent d'hommes, ou plutôt — c'est ce qui se produit en réalité — le rationnement de toute la population pour empêcher cet excédent de mourir de faim. Et au fur et à mesure que le temps coule, ce rationnement doit diminuer les portions, parce que les réserves s'épuisent.

Dans l'histoire de l'alimentation de l'Allemagne depuis les premiers mois de la guerre, on peut distinguer trois périodes :

Dans la première, c'est l'organisation qui crée artificiellement la gêne, qui n'existe pas en fait.

Dans la seconde, cette organisation s'adapte aux événements, et la gêne disparaît presque entièrement.

Dans la troisième, elle ne suffit plus : la gêne reparait, puis fait place à l'impatience et à l'inquiétude.

C'est là qu'en est l'Allemagne.

Pierre Mille.

Chaque semaine la Banque de France enregistre de nouvelles rentrées d'or ; et cela seul suffirait à prouver que la source n'en est point tarie chez nous.

Mais voici un petit fait qui en dit long sur la profondeur des bas de laine français.

La semaine dernière, chez un commerçant de la rue Drouot que nous pourrions nommer, un client, pour payer un achat de 20 francs, allongea nonchalamment sur la caisse un louis, un magnifique coq gantois, et sortit.

Le saisissement du marchand fut tel, qu'une seule idée surnagea dans son esprit troublé : c'est que la pièce était fautive. Mais, en dépit de toutes les expériences tentées sur lui, le louis se révéla brillant, sonnant et tintinabulant. Le commerçant, avec respect, le mit au fond de son tiroir.

Trois jours plus tard, le même fait se reproduisit avec une simplicité toute pareille. Un autre client payait avec un louis ; mais, cette fois, le commerçant, moins ému, hasarda une réflexion sur la rareté de ces pièces :

— Je n'ai plus que de ça, répondit le client. Au début, tout avait l'air d'aller si mal que j'ai mis mon or religieusement de côté. C'était ma foi bien inutile.

Signe des temps : la confiance renaît, l'or reparait en France, les Allemands sont fichus.

Ce ne fut pas une vie toute rose que celle des journalistes anglais envoyés à Dublin pour établir des comptes rendus de la récente révolte.

Tout alla bien jusqu'à l'arrivée en Irlande, mais c'est en entrant dans la capitale troublée que nos collègues britanniques connurent l'amertume du métier. Il était quelques neutres parmi eux qui n'en menaient pas large. Les balles sifflaient comme à plaisir, et des airs peu agréables, en vérité. Ce fut pis, le soir, lorsqu'il s'agit de se coucher. Les re-

porters s'attendaient à la juste consolation d'un bon lit. Il fallut déchanter. Ordre vint de ne pas les coucher dans les chambres en façade, par crainte des ricochets de projectiles. Et, au North Western Hotel, où ils étaient descendus, il n'y avait plus de chambres sur le derrière. Les journalistes de la tournée se souviendront de la bonne nuit qu'ils passèrent sur les marches du grand escalier.

LE PAIN NOUVEAU

Vous en êtes-vous aperçus ? On sait que les moutons ne peuvent plus tirer de la mouture de blé ni grain ni fleur de farine, et qu'il s'en suit une légère transformation dans le pain parisien. Elle arrive à point. Ce pain un peu bis, précédant à peine la saison des villégiatures, donne un avant-goût des fermes normandes à ceux « qui iront », et une illusion d'être au vert à ceux « qui n'iront pas ». Bon, ça ! D'autre part, la Mode, sa majesté toute capricieuse la Mode, se félicite sans réserve que le pain se décide à changer. Il devient un personnage de goût. Un de nos vieux auteurs, Hauteroche, ne s'écarterait-il déjà : « C'est une étrange chose que d'être obligé de ne manger que d'un pain ! L'on s'en ennuie à la fin ! »

Dans quelques théâtres du boulevard, on commence à nous offrir « la crème et le pain bis ». Eh ! mais !... N'est-ce pas le présage de la vague ? Gageons que la carrière de ce pain, née dans un four — nul ne le nie — ne se terminera point par un four !

D'abord, la presse s'occupe de lui ; il est le pain des quotidiens !

Puis, il a justement un parrain parmi les ministres : M. Paul Prudent-Duval !

Il plaît à nos jolies actrices, qui ont été se farinenter elles-mêmes à Poire, comble du chic.

Il plaît aux gens du commun et aux bêtes du jardin des plantes, qui le trouvent tout simplement très bon.

... Un succès, vous dis-je ! Un triomphe ! Tout Paris bisse le pain bis ! — MAGD-ANAN.

M. Delbrück, ministre de l'Intérieur en Allemagne, démissionne pour raisons de santé. Est-ce une maladie diplomatique ? Peut-être un peu. Mais l'homme d'Etat n'en souffre pas moins d'un mal très réel et très authentique.

On en trouvera la preuve dans la réplique plutôt vive qu'il s'attira, il y a quelques semaines, de la part des représentants d'une délégation populaire qui le venait inviter, en termes plutôt énergiques, à remédier d'urgence à la terrible crise de l'alimentation dont souffrent indubitablement les Germains.

— Messieurs, je comprends vos raisons, répondit M. Delbrück, mais il faut faire contre fortune bon estomac. Moi-même, je mange modérément et, ma foi, je ne m'en trouve pas plus mal.

— Cela vous est facile, monsieur le ministre, répartit un des délégués. Tout l'empire sait que vous êtes au dernier degré du diabète. Il vous est aisé et même salutaire de ne pas manger ce qui précisément pourrait nous être le plus agréable.

Les Allemands, qui ont aussi l'âme bucolique, florale et potagère, ont fait placarder dans toutes les communes belges un « avis » conseillant aux habitants de semer du tournesol en prenant soin de les informer que les graines seraient rachetées par eux à un prix très élevé. C'est pour obéir à la même prescription que les soldats chargés de la surveillance des voies ferrées ont semé cette plante tout le long des voies, et bientôt les rares trains de voyageurs circuleront entre des massifs de « soleils » qui pousseront sur les remblais !

Est-ce pour en extraire l'huile que les Allemands préconisent cette culture ? Quoi qu'il en soit, ils peuvent être assurés qu'ils ne cultiveront pas en Belgique ni ailleurs le soleil d'Austerlitz.

Le Veilleur.

Nos lecteurs ont peut-être été surpris de trouver, hier, tant de blanc dans les colonnes d'Excelsior. Qu'ils ne s'imaginent point que ces passages sont la censure a exigé la suppression, étaient de nature à porter, si peu que ce fût, préjudice aux intérêts de la défense nationale. Mais est-il besoin de l'affirmer à nos lecteurs ?...

Je préfère leur donner pour explication cette phrase textuelle que M. le directeur de la censure m'a dite par téléphone : « Je ne puis laisser divulguer les intentions du gouvernement. »

Encore convient-il, pour être tout à fait exact, de préciser que nous discutons bien moins les intentions du gouvernement que les variations de la censure. — J. M.

Billet d'un provincial

Ma bonne femme,

Tu sais à quel point le théâtre m'intéresse. Quand le directeur de notre scène municipale me demanda, il y a quelques années, de lui prêter cinq mille francs, malgré ton opposition je lui avançai de bon cœur cette somme que je ne devais jamais revoir! C'est de cette époque que date mon goût très vif pour le monde des coulisses.

Je m'aperçois que les Parisiens se passionnent autant que moi pour les questions théâtrales. Dans les prisons où je suis reçu, dans les journaux que je lis, tout ce qui touche à l'art dramatique occupe une place importante. Un des auteurs les plus considérables de ce temps vient d'écrire qu'il mettait au défi ses confrères de présenter désormais en scène un personnage sans indiquer le rôle qu'il aura joué pendant la guerre. C'est-à-dire que la comtesse devra demander au jeune premier :

— Pardon, monsieur, avant d'écouter votre déclaration, je voudrais savoir si vous avez été réformé, auxiliaire, inapte, ou bien sur la ligne de feu?

Tel est un des derniers sujets de conversation de nos récents dîners en ville. Bien entendu, les avis sont partagés. J'ai demandé à notre fils Edmond qui, comme tu le sais, est venu hier, de X-sur-Z., passer avec moi ses quarante-huit heures de permission, ce qu'il pensait de la question. Il s'est tordu! J'emploie le mot « tordu » parce que c'est le mot dont il s'est servi.

— Vous nous faites tordre, vous autres, les gens de l'arrière, avec vos raisonnements à se taper le derrière par terre. (C'est toujours Edmond qui parle.) Mais nous ne demanderons qu'une chose après la victoire : qu'on nous fasse rire! Avoue, papa, que nous l'avons bien mérité? Et tous les « poteaux » sont comme moi! Tu ne lis donc jamais nos journaux de tranchée? Tu ne connais donc pas les « revues » que nous jouons, sous les marmites, entre une attaque et une contre-attaque? Ah! j'espère bien que pour notre retour ces messieurs dramaturges ne vont pas nous servir des tranches de vie saignantes, des crises sentimentales coupées en quatre, avec des chichis et des tatafouillons?

Je reproduis les expressions d'Edmond sans les bien comprendre. Il a dit « chichis » et « tatafouillons ». Il est curieux de constater combien vingt mois sur le front ont changé son vocabulaire! Et son état d'esprit, donc! Voilà un garçon qui, à la veille de la mobilisation, commençait sa thèse sur les *Immunités étiologiques en Espagne*, et dont les seules distractions étaient d'aller aux matinées classiques de la Comédie-Française et de l'Odéon (qu'on appelle aussi le Second Théâtre-Français). Eh bien! Edmond m'a déclaré ceci :

— Ils sont bien gentils les comédiens qui viennent nous rendre visite dans nos cantonnements, et nous les remercions et nous les applaudissons de tout notre cœur, mais il faut bien te l'avouer : ce sont les comédiens qui ont le plus grand succès! J'ai beaucoup changé d'avis sur la tragédie. Dernièrement, un excellent acteur nous a débité le récit du Cid :

— Partites cinq cents, mais, par un prompt renfort, nous nous vimes trois mille en arrivant au port...

Un petit Parigot, qui avait été sur l'Yser, a dit simplement :

— Oh! là, là! il n'y a pas de quoi faire tant de bruit! Ça n'a rien d'épatant ce qu'il a fait, le français, avec un renfort pareil!

Quant à la conduite du jeune Horace, fuyant pour être plus aisément ses trois adversaires, elle a été très sévèrement jugée...

Tel est, ma chère femme, le nouvel état d'esprit de notre fils. Il ne me déplaît point. Ceux qu'on appelle les « optimistes béats » soutiennent que cette guerre va complètement transformer les caractères et que son miracle sera de changer les sceptiques en croyants, les prodiges en économes, les routiniers en audacieux... Nous verrons bien! Pour l'instant, un miracle est sûr. Deux années de combats effroyables, avec l'idée et l'image de la mort toujours présentes, non seulement n'ont pas altéré la bonne humeur de la race, mais ont rendu joyeux des gens moroses! All right!

Je m'en voudrais de ne pas le citer ce mot d'un bonnetier qui, en me prenant mesure, m'a exposé ses vues, lui aussi, sur les conséquences de la lutte épique qui ensanglante l'Europe :

— Monsieur, avez-vous songé à une chose? A cette heure, plus de trois millions de Français portent des bottines terriblement larges. Une réaction s'imposera. La chaussure aura le grand avantage de remettre à la mode les bottines à bout pointu.

Le Provincial.

ENCORE UN ZEPPELIN détruit par la flotte anglaise

ROTTERDAM, 14 mai. — L'équipage du chalutier *Concordia*, rentré jeudi à Ymuiden, raconte avoir assisté le 4 mai à la destruction d'un zeppelin par la flotte anglaise. Le dirigeable était accompagné d'un biplan qui disparut sans avoir été atteint. Le chalutier rapporte diverses épaves du zeppelin : deux vestes allemandes de sauvetage, des bidons de benzine, etc.

Même les hannetons!

Il faut bien le croire : c'est le *Berliner Tageblatt* qui le dit

Nous lisons dans le *Berliner Tageblatt* du 7 courant :

« Par ces temps de disette, les hannetons méritent une très grande attention comme moyen de nourriture, surtout à cause de leur grande contenance en albuminoïdes. (*Die Maikäfer verdienen, in der jetzt futtermittelpoor Zeit, namentlich wegen ihres hohen Eiweißgehaltes, als Futtermittel eine ganz besondere Beachtung.*) »

« Comme on nous l'écrit de Vienne, le bureau central de l'alimentation de la capitale autrichienne achète les hannetons desséchés au prix d'une couronne par livre. »

« Sur l'ordre du ministère de l'Instruction publique, les jeunes écoliers se livrent à la chasse aux hannetons. Ils se rendent par cela doublement utiles, car non seulement ils se procurent une nourriture très substantielle (*werden nicht nur hohe Futterwerte für sich gewonnen...*), mais encore ils préservent les fleurs et les plantes. »

Manifest Berlin-Schöneberg		
Wichtiger Beitrag		Gesamtlich aufzunehmen
Lebensmittelfarte		
Gegenständliche (inhaltsreiche) des Inhabers oder seines gesetzlichen Vertreters:		
Stempel		
P	M	
1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	
B	L	
1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	
D	K	
1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	
C	I	
1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	
E	H	
1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	
A	G	
1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	1/4 Pfund Fleisch oder 1/4 Pfund Fett	

On sait que la viande a été sévèrement rationnée en Allemagne. Nous reproduisons, d'après le *Vorwärts*, la carte qui donne droit à 1/4 de livre de viande par personne et par semaine. On y lit : Municipalité de Berlin-Schöneberg. Carte d'aliments. Non transmissible, à garder soigneusement (Signature autographe du professeur ou de son représentant, d'après la loi). Adresse et numéro. De la lettre A à la lettre M, chaque coupure donne droit à 1/4 de livre de viande ou de gras. La lettre N donne droit à 1/2 livre de légumes secs.

Une Exposition française à Rome



L'entrée et la colonnade du palais Colonna, où vient de s'ouvrir l'Exposition d'Art français organisée par le prince Jacques de Broglie.

La bataille de Verdun

L'ennemi continue ses sacrifices inutiles

C'est le 3 mai que les Allemands, refoulés progressivement devant le Mort-Homme, ont entrepris une grande opération contre la colline de la cote 304.

Ils ont employé les mêmes procédés que sur la rive droite de la Meuse, avec le même résultat. Un feu violent d'artillerie a été concentré sur un secteur peu étendu de nos positions : on a compté plus de quatre-vingts batteries en action. Après trente-six heures de bombardement, nos ouvrages étaient détruits, nos tranchées nivelées. Mais ces ouvrages et ces tranchées étaient situés sur la pente exposée directement au feu de l'ennemi. Nous les avons évacués, et l'infanterie allemande n'a jamais été capable de passer sur la contre-pente, ni même d'occuper le sommet. La colline de la cote 304 résiste, comme ont résisté le Mort-Homme, le plateau de Douaumont, le fort de Vaux.

Plusieurs attaques ont été prononcées les jours suivants, sans aucun succès. Au contraire, c'est nous qui avons regagné du terrain sur les pentes du nord-ouest et de l'est en même temps que nous poursuivions nos progrès à l'ouest du Mort-Homme.

A l'heure actuelle l'ennemi ne garde plus qu'un saillant d'environ cinq cents mètres de profondeur sur la pente au nord de la cote 304. Il ne possède pas le sommet; un des journaux les plus belliqueux d'outre-Rhin, la *Gazette de Cologne*, en convient et ajoute cette excuse que « le sommet est trop exposé aux feux de l'ennemi. » Les Allemands ne peuvent donc déboucher de ce saillant vers le sud.

Il leur sera également difficile de se donner de l'air à l'est ou à l'ouest, car de part et d'autre ils se heurtent à nos positions de la cote 287 et de l'ouest du Mort-Homme, qui ont montré jusqu'à présent une solidité à toute épreuve.

L'opinion allemande, si aveugle soit-elle, ne peut manquer de comparer ce maigre résultat avec le sacrifice de vies humaines et de s'en émouvoir. C'est pourquoi l'état-major de nos ennemis a essayé de faire croire que les effectifs engagés par nous seraient beaucoup plus considérables que les siens. Il a parlé de 51 divisions, chiffre absurde qu'il n'obtient d'ailleurs, de son propre aveu, qu'en comptant deux fois les unités ramenées au combat après un repos à l'arrière. Il existe des unités allemandes qui ont été ramenées ainsi non pas deux fois, mais trois et même quatre fois, et qui dans l'intervalles ont été reconstituées complètement. A quel total n'arriverions-nous pas, si nous adoptions la méthode de calcul de l'ennemi ?

La vérité, qui est aussi l'évidence, est que l'assaillant met en ligne des forces supérieures à celles de la défense, et que ses pertes sont plus fortes non seulement en valeur absolue, mais aussi en proportion, parce que l'attaque coûte toujours plus cher que la défense.

Jean Villars.

Bien qu'ayant cédé, l'Allemagne n'a ni la confiance ni l'estime des Etats-Unis

NEW-YORK, 14 mai. — L'*Evening Sun* reproduit une dépêche adressée de Berne à Londres et relatant les déclarations faites par M. de Helldorn-Holweg à la séance secrète de la commission du budget du Reichstag le 5 mai. Le chancelier se serait exprimé ainsi :

Nous avons rédigé notre réponse à l'Allemagne de façon à nous réserver notre liberté d'action future et à pouvoir, si la situation se modifie, résilier la concession faite et reprendre nos opérations sous-marines sans aucune espèce de restriction.

Cette déclaration, qui paraît surtout destinée à tempérer la mauvaise impression que ne pouvait manquer de produire au Reichstag la capitulation du gouvernement impérial, est considérée ici comme une nouvelle preuve de la duplicité de l'Allemagne. Si la concession faite par le gouvernement allemand a évité la rupture diplomatique, elle n'a nullement dissipé les préventions et la méfiance d'un gouvernement américain et n'a apporté aucune amélioration dans les relations des deux pays.

De son côté, le *New-York Sun*, commentant le même discours, constate que le gouvernement impérial, dans sa discussion avec les Etats-Unis, a cédé à la peur et non pas à la raison ou à un sentiment d'amitié.

Il ajoute qu'en ne respectant pas la vérité et le sens commun, l'Allemagne se prive d'une amitié

Après l'Angleterre et la Suède le Danemark adopte la réforme de l'heure

COPENHAGUE, 14 mai. — La loi relative à l'adoption de l'heure d'été a été adoptée. La loi portera effet du 14 mai à 4 heures du soir au 30 septembre.

et d'un bon vouloir qui lui auraient été utiles après la guerre.

Au reste, si l'Allemagne, en cédant, a évité la rupture avec les Etats-Unis, elle n'a pas par ses procédés diplomatiques, relevé son prestige auprès de la grande République américaine. Bien plus, elle a trouvé le moyen de lasser et d'indigner même ceux qui, naguère, conservaient quelque sympathie pour elle. Et il est significatif de trouver dans le *World*, journal qui ne cachait pas ses sentiments germanophiles, ce sévère jugement et cette juste leçon :

Après avoir déterminé une crise de ses relations avec les Etats-Unis, voici que le gouvernement allemand reconnaît maintenant que le *Sussex* fut attaqué par un sous-marin allemand et informe le gouvernement américain que le commandant du sous-marin a été puni. Si l'Allemagne avait, dès le début, agi de cette manière très juste et très correcte, il est probable que l'Amérique ne lui aurait pas adressé d'ultimatium et que ces deux pays ne se seraient pas vus à deux doigts de la guerre.

Au lieu d'avouer franchement la vérité, le ministère allemand des Affaires étrangères s'obstinait à déclarer que « la catastrophe du *Sussex* est imputable à une autre cause que l'action d'un sous-marin ». Il avait été, disait-il, amené à cette conclusion par ce fait qu'au même moment et au même endroit, un sous-marin allemand avait attaqué un navire inconnu, mais que le commandant du sous-marin avait réussi à faire une esquisse du bateau torpillé et que cette esquisse ne ressemblait pas aux photographies du *Sussex*.

Cette dénégation creuse et mensongère de l'attitude relative au *Sussex* et l'aveu cynique qui l'accompagnait de la violation des assurances données ont fait plus pour soulever l'indignation en Amérique que l'attentat lui-même.

L'affaire du *Sussex* n'avait même pas le mérite d'être la première affaire où le gouvernement allemand avait l'air de badiner avec des questions sérieuses et essayait de tromper le gouvernement américain.

Après le massacre de la *Lusitania*, le ministre allemand des Affaires étrangères envoyait aux Etats-Unis un rapport disant que la *Lusitania* était considérée comme un croiseur auxiliaire, qu'elle avait à bord des canons installés et cachés sous les ponts et qu'elle transportait des troupes canadiennes. Toutes ces allégations étaient fausses.

Après l'attentat de l'*Arabic*, les Etats-Unis furent informés que le commandant du sous-marin n'avait agi que pour se défendre. Or, le gouvernement allemand, après qu'on lui eut fourni des preuves irréfutables du contraire, désavoua l'attentat et adressa un blâme au commandant.

Dans le cas du *Sussex*, nous voyons le gouvernement allemand suivre la même méthode. Tout d'abord il nie les faits, puis il les avoue, puis il punit le commandant du sous-marin et offre une réparation. La bonne humeur avec laquelle sont faites les excuses contraste singulièrement avec la mauvaise humeur dont étaient empreintes les dénégations.

L'Allemagne continue à ergoter sur le torpillage de la "Tubantia"

AMSTERDAM, 14 mai. — Le gouvernement allemand prétend que la torpille qui aurait frappé la *Tubantia* avait été lancée huit jours auparavant contre des navires anglais.

Les experts néerlandais contestent qu'une torpille puisse faire explosion dans les mêmes conditions qu'une mine.

Appelées à justifier leurs allégations par la production du livre de bord du sous-marin, les autorités allemandes n'auraient offert simplement d'en produire une copie. (Information.)

Les Bulgares se ménagent une porte de sortie

ATHÈNES, 14 mai. — « La confiance qui régnait en Bulgarie au début de la guerre, écrit la *Hestia*, a fait place à la plus grande incertitude. Le gouvernement se tient prêt à tout événement : si jamais la Bulgarie doit demander à la Russie son pardon, c'est le prince Boris qui sera chargé de cette démarche et dès maintenant on lui prépare les voies. On l'a sacré chef du parti russophile, afin qu'il puisse devenir le souverain de la Bulgarie repentante dans le cas où les événements exigeraient la disparition de Ferdinand. Le procès de Ghénadieff, sa mise en liberté sous caution, l'accord qui s'est produit, dit-on, entre le gouvernement et l'opposition, montrent bien que les deux partis se sont mis d'accord sur le rôle que chacun d'eux aura à jouer par la suite. »

Un aven à retenir

BALE, 14 mai. — Le chef d'état-major, général Chostov, qui vient de passer quelques jours au quartier général allemand, s'est arrêté à Berlin, où il a eu une longue conversation avec un collaborateur de la *Vossische Zeitung*.

Après avoir caractérisé avec emphase l'impression « ineffaçable » qu'il emporte de son audience avec l'empereur Guillaume, le général Chostov a déclaré de la façon la plus catégorique que le développement ultérieur des événements militaires dans les Balkans dépend exclusivement du sort de la bataille de Verdun.

Fait significatif : l'agence Wolff, qui a transmis aux journaux allemands de province l'interview du général Chostov, a omis cette phrase. (Radio.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Dimanche 14 Mai (651^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de Roye, nous avons repoussé un coup de main sur une de nos tranchées du bois des Loges.

Dans la région de Verdun, aucun événement important à signaler au cours de la nuit, sauf un bombardement violent de la région du Mort-Homme.

Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, à la Fille-Morte, nous avons fait sauter deux mines qui ont détruit une tranchée allemande.

Dans la région de Verdun, canonnade intermittente dans les différents secteurs. Aucune action d'infanterie.

Journée calme sur le reste du front.

AUTOUR DE SALONIQUE

Des Grecs victimes d'obus germano-bulgares

ATHÈNES, 14 mai. — On annonce de Salonique que l'artillerie ennemie s'est livrée hier au bombardement de nos positions de Mayadagi; mais la population civile a été seule éprouvée. On compte en effet dix-neuf victimes parmi les habitants, dont quatorze morts.

Un raid d'avions français sur les campements de Guevgueli.

ATHÈNES, 14 mai. — On mande de Salonique que des avions français ont bombardé, dans la nuit de jeudi, les campements de Guevgueli où ils ont causé des dégâts importants; ils sont tous rentrés indemnes.

Communiqué britannique

LONDRES, 13 mai. — Hier soir, après un violent bombardement contre nos tranchées entre la Somme et Maricourt, les Allemands ont livré trois attaques; au cours d'une d'entre elles ils ont réussi à pénétrer dans nos tranchées dont ils ont été aussitôt chassés.

Sur le reste du front, il y a eu en divers points des opérations d'artillerie et de mortiers de tranchées.

Le feu a été très violent dans les parages d'Hébuterne, Souchez, Carncy, dans le secteur de la redoute Hohenzollern et dans le voisinage de Saint-Eloi.

Les Allemands ont fait des opérations de mines près de Monquissart et au nord-ouest de Wytschaete.

Dans l'Est-Africain

LONDRES, 13 mai. — Officiel. — Depuis le 5 mai, l'ennemi ayant concentré des troupes sous les ordres de von Lettow-Forbach, dans les parages de Kilimatiende, a manifesté une grande activité dans la direction de Kondoa-Irangi, qu'il a tenté d'attaquer dans la nuit du 9 au 10 mai, après un violent bombardement, mais il a été repoussé avec de grosses pertes.

Il a persisté dans son offensive le 10 et le 11 et a prononcé, le 11 mai, après le coucher du soleil, une attaque résolue contre le flanc gauche britannique, mais il a été repoussé; il n'a pas renouvelé son attaque le 12 mai.

Les pertes britanniques sont insignifiantes. Les troupes belges du Rouanda auraient pénétré jusqu'à Kigali sans rencontrer une grande opposition; la confirmation de cette nouvelle manœuvre encore.

La prise de Karishirine est un bel exploit à l'actif des Russes

PÉTROGRAD, 11 mai. — Selon des renseignements complémentaires, la prise par les Russes de la puissante position turque de Karishirine, qui fermait l'entrée de la Mésopotamie, s'est faite à la suite d'un combat extrêmement sanglant qui a duré seize heures, depuis le point du jour jusqu'au soir.

Les Russes ont pris l'avantage grâce à l'admirable élan de leur infanterie, qui a enlevé le village kurde de Sarmil, situé sur une hauteur flanquée par deux monts escarpés et qui barrait l'accès de Karishirine.

Les Turcs ont combattu avec un acharnement indescriptible pour la défense de la route historique de la Mésopotamie.

Les comptes rendus expurgés du Reichstag

BERNE, 14 mai. — Le Reichstag, dans sa dernière séance, a discuté en deuxième lecture le projet de budget pour 1916. Il s'est occupé tout d'abord d'un chapitre relatif aux dépenses du Reichstag. A propos, une interpellation avait été déposée par le député Bernstein, relative au truquage dont on l'objet les comptes rendus des séances.

Il est inadmissible, a dit l'interpellateur, que le président puisse influencer la presse dans la publication des comptes rendus du Reichstag et qu'il puisse interdire de donner des comptes rendus exacts.

Le député nationaliste Paasche assure que le monde est convaincu que la publicité donnée par le Reichstag est exacte. Il a reproché au président de ne pas avoir donné l'ordre de publier le compte rendu tel que l'a donné l'agence Wolff, afin d'éviter que la bonne renommée du Reichstag soit compromise à l'étranger.

Le député socialiste Ledebour estime que le président, en agissant comme il l'a fait, n'est pas exempt de critique, car son devoir est de protéger la minorité, cette minorité ne doit-elle composer que d'un seul député.

Des violences entre députés, continue le député socialiste, désolent le Parlement. (Cris nombreux de l'assemblée.)

L'orateur proteste :

Voilà bien, dit-il, des cris de perroquet !

Il est rappelé à l'ordre.

Du reste, ajoute Ledebour, la silence que vous voulez faire autour de ces scènes tumultueuses n'a rien, car on en a eu connaissance indirectement à l'étranger.

Le député Scheidemann dit qu'il faut défendre les droits du Parlement et de la minorité.

Nous voulons, dit-il, que des comptes rendus exacts soient publiés, nous blâmons la conduite des députés Hubrich et Müller-Meiningen, et nous voulons savoir qu'à l'avenir ils ne se livreront plus à des voies de fait contre des orateurs qui ne partageaient pas leur avis. C'est le devoir strict du président de faire respecter la liberté de la tribune.

Le député Liesching, du parti progressiste socialiste, prend à son tour la parole :

Nous nous demandons, dit-il, comment on peut ténir des députés comme Liebknecht contre la loi de ses collègues, lorsqu'il souleva des scènes tumultueuses comme celles qu'il a provoquées les 14 et 15 avril.

Le député Paasche affirme que le compte rendu publié n'était pas faux mais était simplement un compte rendu analytique des débats.

Le député socialiste Stadthagen estime que qu'on devrait accuser de haute trahison soit les deux députés qui se sont livrés à des voies de fait sur Liebknecht pour l'empêcher de parler.

La première partie de l'interpellation est repoussée, malgré les voix socialistes.

Le Reichstag repousse également la seconde partie de l'interpellation en faveur de laquelle votait seulement la minorité social-démocrate.

Le Parlement reprend ensuite la discussion sur les modifications à apporter à la loi sur les associations ouvrières.

Les ministres français à Moscou

MOSCOU, 14 mai. — M. Viviani est arrivé à Moscou. Il a été reçu par le préfet, le consul de France, les représentants de la colonie française. Il a assisté, au cours de la journée, à un thé offert par le commandant des troupes de l'arrondissement de Moscou, auquel était également invité M. Puchet.

M. Viviani a dîné chez le préfet. Demain, M. Viviani et M. Thomas assisteront à une séance du conseil municipal organisée spécialement en leur honneur. Au cours de cette séance, les conseillers municipaux, membres de l'Union des villes et des zemstvos, fourniront aux représentants du gouvernement français des explications sur les mesures prises dans le but d'intensifier les travaux de la défense nationale.

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

Se trouve
chez
Pharmaciens
Herboristes
Epiciers.

La Boîte
N° 95
La MEILLEUR
ALIMENT
des
ENFANTS

DERNIÈRE HEURE

La disette des vivres s'accroît en Allemagne

Elle y provoque des émeutes et menace d'y bouleverser les conditions de l'existence

BERNE, 14 mai. — La disette des vivres en général et de la viande en particulier s'accroît de plus en plus en Allemagne. Elle est telle que d'après le *Nouveau Journal de Stuttgart*, si les mesures rigoureuses qui vont être prises au sujet de la question des vivres n'amènent pas le résultat voulu, on envisage la nécessité de transformer complètement le mode d'existence de la population.

Dans les villes industrielles, la situation actuelle est devenue intenable et il faut y remédier. On propose donc au gouvernement d'abolir les ménages privés, c'est-à-dire de défendre à chaque ménage de faire sa cuisine pour lui seul. Le repas de midi, qui serait un repas de viande, serait servi dans les restaurants et il serait défendu de consommer de la viande hors de ces repas. Le repas du soir serait libre, mais ne pourrait comporter ni viande ni graisse. Le prix pour le repas de midi serait fixé selon les impôts que chaque personne paie.

La pénurie de viande en est arrivée à ce point que suivant le *Lokal Anzeiger* la ville de Berlin se trouve dans l'impossibilité d'introduire actuellement des cartes de viande. Les réserves dont dispose la capitale sont à ce point insuffisantes qu'elles ne permettraient de distribuer que 250 grammes de viande par semaine et par personne. Dès que le bétail commandé arrivera, la ville distribuera des cartes qui donneront droit à leurs porteurs à 500 grammes de viande par semaine et par personne.

D'après les *Dernières Nouvelles de Munich*, il n'y avait hier, sur le marché de cette ville, que 23 têtes de bétail et l'on prévoit que Munich manquera totalement de bœuf la semaine prochaine.

Enfin, on annonce que des émeutes d'une importance sans égale jusqu'ici se sont produites à Mannheim par suite de la disette. Les émeutiers ont pillé des boucheries et des maisons particulières.

Ce que sera l'Office du ravitaillement

BERNE, 14 mai. — D'après la *Gazette de Francfort* du 13 mai, dans les milieux politiques berlinois, on envisage ainsi qu'il suit la création d'un nouvel Office de ravitaillement.

Cet Office serait absolument séparé du ministère de l'Intérieur; il aurait deux chefs, l'un civil, l'autre militaire, sans autorité l'un sur l'autre, de sorte que, plus que partout ailleurs, les relations personnelles des deux chefs en question jouaient un rôle capital. Cet office aurait à faire réaliser, en s'adressant directement aux organes administratifs, les mesures prises, comme cela se fait déjà, avec l'approbation du Conseil fédéral. Le chef militaire de l'Office aurait également pleins pouvoirs et aurait surtout à coordonner et unifier les mesures, parfois contradictoires, prises par les autorités militaires dans les diverses régions de l'empire. L'Office dépendrait directement du chancelier.

Parmi les candidats civils possibles, on parle du sous-secrétaire d'Etat Michaelis, du directeur au ministère Kapp, de von Batoki, président supérieur de la province, ou d'une personnalité connue par son énergie dans le genre de M. Wermuth, premier bourgmestre de Berlin.

L'Autriche-Hongrie traverse aussi une grave crise alimentaire.

GENÈVE, 14 mai. — On sait ici de très bonne source, par les récits des voyageurs revenant d'Autriche-Hongrie, que la détresse alimentaire qui est arrivée à l'état aigu en Allemagne gagne l'Autriche-Hongrie et que la disette se fait également sentir dans les grands centres.

Les journaux tiennent de violentes protestations contre les décisions prises par le syndicat national hongrois des tailleurs. Le *Budapesti Hirlop* signale que les costumes complets coûtent maintenant de 240 à 270 couronnes; ceux de qualité inférieure, de 200 à 230 couronnes. En outre, les tailleurs, en vertu d'une décision de leur chambre syndicale, ne font plus aucun crédit à aucun client et exigent que tout soit payé comptant.

NOUVELLES ET DEPECES

MADRID. — On annonce de Tanger que des troupes espagnoles viennent d'occuper la position de Fondak, point de jonction entre Tanger et Tétouan.

BRUXELLES. — La *Gazette de Cologne* du 13 mai annonce que le corps du maréchal von der Goltz, après avoir été embaumé, a été mis dans une sépulture provisoire à Bagdad.

La retraite de M. Delbrück entraînera un remaniement ministériel

LAUSANNE, 14 mai. — Le *Berliner Tageblatt* croit savoir qu'à la suite du départ de M. Delbrück, des remaniements seraient opérés dans la composition du ministère. M. Helfferich, secrétaire d'Etat aux Finances, remplacé par M. Goeppert, sous-secrétaire d'Etat au ministère prussien, entrerait au ministère de l'Intérieur.

BERNE, 14 mai. — La presse allemande continue à commenter la retraite de M. Delbrück.

Le *Berliner Tageblatt* écrit que si M. Delbrück s'en va véritablement malade, il n'en reste pas moins que la tâche qui lui avait été imposée était au-dessus de ses forces. Tous ceux qui le critiquent, ajoute ce journal, auraient subi le même sort que lui.

Selon le *Lokal Anzeiger*, M. Delbrück, depuis la déclaration de guerre, n'a jamais été à la hauteur de sa tâche en ce qui concerne la question du ravitaillement.

Pour le *Nouveau Journal de Stuttgart*, on ne considère pas assez combien grande et lourde fut la tâche qui incombait à M. Delbrück. Il eut toutefois le tort de s'opposer au projet du chancelier qui réclamait que le ravitaillement de la population ouvrière fût assuré par l'Etat. De plus, M. Delbrück était trop libéral, et les critiques de la droite ne lui ont jamais été épargnées.

BERNE, 14 mai. — La *Deutsche Tageszeitung* écrit :

Avec Delbrück, disparaît de la scène politique un homme d'Etat doué de dons extraordinaires. Il était un homme d'action pratique plutôt que de création, et l'habileté avec laquelle il s'est adapté à une situation nouvelle le portait plutôt à s'ajuster au courant qui s'est manifesté lors des dernières élections au Reichstag qu'à travailler à la création d'un nouvel équilibre des forces politiques d'après un plan bien ferme et digne d'un homme d'Etat.

Au point de vue économique, les intérêts industriels et ceux du haut commerce lui étaient familiers; il ignorait davantage les questions agricoles. Comme secrétaire d'Etat, il a donné une attention spéciale à la politique sociale.

La *Gazette de Francfort* affirme que les raisons de santé invoquées pour le départ du docteur Delbrück sont bien réelles. Il a été épuisé par le labeur écrasant. La meilleure preuve qu'aucune raison politique n'a provoqué sa retraite, c'est que le ministre a collaboré lui-même à la réorganisation du service du ravitaillement tel qu'il se prépare, et que c'est lui qui l'a fait entreprendre. On ne peut méconnaître les services que rendit le docteur Delbrück comme secrétaire d'Etat à l'Intérieur. Il paraît injuste de lui faire porter tout le poids de ce qui a été fait pour assurer le ravitaillement de l'Allemagne. Il dépendait de ses conseillers et des rouages administratifs. En outre, dans cette affaire, beaucoup d'influences se sont exercées; ce n'est que plus tard qu'on pourra tout dire la-dessus.

La neutralité espagnole

MADRID, 14 mai. — Discourant au cours d'une réunion du parti réformiste, M. Melquiades Alvarez a approuvé l'idée d'une neutralité favorable aux Alliés.

Il a exprimé la crainte que l'Espagne ne soit pas écoutée au Congrès de la paix, où le Portugal sera représenté. Il a ajouté qu'une interprétation erronée de la neutralité a permis que l'Espagne fût oubliée en parlant des nations amies ou indifférentes.

Il a terminé en disant que les nations distinguent nettement les neutres amis des neutres indifférents.

« Il faut qu'on sache, a-t-il dit, que le parti réformiste aspire à accroître le contact avec les Alliés, auprès desquels nous aurons forcément à nous maintenir en étroite solidarité dans l'avenir de l'Espagne. »

Un de moins !

CHRISTIANIA, 14 mai. — Le zeppelin « L-7 », qui a été aperçu hier matin, à 5 heures, volant au-dessus de la côte occidentale de Norvège, était poursuivi par trois croiseurs anglais.

La chute fut rapide car l'équipage avait perdu le contrôle de ses mouvements.

Le zeppelin disparut dans le brouillard à cent mètres au-dessus de la mer; on suppose qu'il aura été canonné et entièrement détruit, et perdu.

Ce qui n'a pas été dit à Kienthal

Quelques textes qu'il serait bon de ne pas oublier.

L'honorable M. Morgari, député socialiste officiel de la Chambre italienne, qui était allé avec d'autres compagnons représenter sa fraction à la réunion de Kienthal, a confié à une feuille romaine ses impressions.

« Kienthal; 200 habitants : montagnes, neige. Cinq jours enfermés en conclave (sic) dans l'hôtel Barencombe, sans être dérangés ni par les policiers ni par les journalistes (incroyable) comme à Zimmerwald. Il y avait 10 Allemands, trois Français, de nombreux Russes, un Serbe et des Portugais. Pas d'Anglais. L'Autriche ayant fermé ses frontières, les Autrichiens, les Bulgares et les Roumains se sont abstenus forcément. »

M. Morgari a avoué être encore ému des choses qu'on avait dites dans le conclave, mais il n'a pas voulu ou su les répéter. Respectons son émotion. Toutefois, si nous ignorons ce qui fut dit, nous savons très bien ce que l'on n'y a pas dit.

Par exemple, on a sûrement évité d'y parler des idées échangées entre Karl Marx et Engels, dont ne cessent pourtant de se réclamer les social-démocrates allemands.

Or, le marxisme étant précisément une des bases dogmatiques des socialistes officiels italiens, M. Guido Podrecca, ex-député réformiste au Parlement italien et une des plus remarquables personnalités du parti, se charge de dessiller les yeux des fidèles du faux apôtre du « pacifisme » germanique.

Dans une fort intéressante étude parue dans le *Giornale del Mattino*, il dévoile la véritable pensée de Marx et d'Engels au moment où ils prônaient les revendications de la Commune et l'Internationale ouvrière. Il lui suffit, pour cela, de reproduire textuellement des phrases empruntées à la correspondance des deux compères.

Prévoyant et souhaitant la guerre de 70, Karl Marx écrivait :

La victoire allemande déplacera le centre de gravité du mouvement ouvrier de l'Europe centrale en le transportant de France en Allemagne.

Sur la scène du monde, la victoire allemande contre la classe ouvrière française serait en même temps la victoire de notre théorie sur celle de Proudhon. (Marx à Engels, 2 novembre 1867 et 3 juillet 1870.)

De son côté, Engels est enthousiaste des méthodes militaires prussiennes et combat avec acharnement la nation armée et écrit :

La discipline de fer, seule capable de donner la victoire, comporte l'ajournement de la politique intérieure et exige la dictature militaire. Sans cela, d'où viendrait la discipline ? (Engels à Marx, 26 septembre 1864.)

La théorie de la nation armée, même sous le régime socialiste, n'est pas applicable. (Engels à Marx, 12 septembre 1870.)

On sait qu'en 1867 Victor Hugo, Garibaldi et Louis Blanc ayant participé au congrès de la paix, Marx les appelait : charlatans de la paix, amis du congrès et fanfarons du pacifisme. (Marx à Engels, 4 septembre 1867.)

Et voici la boutade finale, dédiée aux socialistes pacifistes et révolutionnaires :

Qu'ils sont idiots, ces pacifistes qui s'imaginent que la guerre civile ! (Marx à Engels, 1 février 1867.)

M. Podrecca constate enfin que, dans toutes les lettres, Karl Marx ne cache pas ses sentiments pan-germaniques et sa xénophobie, qui s'étend à tous les peuples de la terre.

Un bluff qui est un aveu

BERNE, 14 mai. — Le comte de Rosenlow écrit dans la *Deutsche Tages Zeitung* :

« Le peuple allemand ne veut qu'une paix basée sur la victoire. Il veut un succès qui assure une base solide sur laquelle puisse s'édifier un avenir fructueux pour l'Allemagne. Il ne veut pas un succès d'estime sous forme d'une paix « pleine d'honneur » et procurée par une médiation transatlantique. Pareille médiation signifierait le contraire d'une résistance victorieuse de l'Allemagne. Il est regrettable qu'à l'écarter l'impression soit éveillée que l'Allemagne ne peut plus continuer, qu'elle ne veut que la paix et que si on agit activement sur elle, de tous les côtés, elle acceptera dans un avenir plus ou moins rapproché la paix que ses ennemis et les Etats-Unis souhaitent lui imposer. L'Allemagne vaincra car elle veut vaincre. »

LA FRANCE ET SES ALLIÉS VAINCRONT AUSSI... LES JOUETS ALLEMANDS

Au Musée des Arts décoratifs, Pavillon de Marsan, tous les enfants vont se porter en foule. Il est nécessaire, indispensable qu'il en soit ainsi. Des jouets les y attendent, et quels jouets !

Nous étions « empoisonnés » par le jouet de Bochie ; voilà des jouets de France, mariant fraternellement leurs couleurs avec des jouets russes, polonais, belges, anglais.

Et d'abord tous les jouets nés de l'œuvre que préside M. François Carnot. Regardez-les bien : ils sont parfaits. Les bambins les aiment et jouent bien avec, c'est prouvé : les mutilés qui les fabriquent savent admirablement leur métier ; les artistes qui les inventèrent ont trouvé la bonne formule : formes excellentes, coloris superbes, le tout facile à industrialiser en grande production — cela ne va pas tarder. Ce sera, pratiquement, un premier geste pour lutter contre l'importation d'outre-Rhin. Ce sera du pain assuré pour des braves. Ce sera de l'art de France pour les jeunes Français. A ces trois points de vue, précieux résultat.

Depuis août 1915, de grands blessés travaillent. Gaston Le Bourgeois, sculpteur animalier, établit des types d'animaux : éléphants, cygnes, perruches, kakatoès, lapins. Ces types sont prévus pour une technique simple, réduite à un minimum d'effort — et de bois — pour un maximum de rendement et d'effet. La commercialisation économique et le plus grand plaisir des enfants marchent de pair. C'est ce qu'il fallait et ce à quoi on a réussi. La Fédération nationale des Mutilés, l'Aide immédiate ont fourni les ouvriers. En quelques semaines ils ont acquis le tour de main. Désormais, ils exécutent au mieux les projets, et un temps viendra où ils créeront eux-mêmes la silhouette et le décor d'autres jouets. Les coloris, appliqués au pochoir et à tons francs, sont donnés par MM. Jaulmes et Henri Rapin, qui se dévouent sans compter. On ne pouvait faire meilleur choix pour le talent et pour le cœur.

Vingt-deux ouvriers, avec de tels maîtres, sous un si beau patronage que celui de l'Union centrale des Arts décoratifs, exposent ici. Soyons certains que dans un an ils seront au moins cent. On doit souhaiter, pour leur propre avantage, pour la joie des petits, pour l'industrie française, qu'ils soient deux mille avant peu d'années. Ce qu'il importe, c'est de les munir d'un outillage qui égale ou dépasse en qualité celui des Allemands. Ainsi pourvus, il leur sera facile d'éclipser Nuremberg ; le goût artistique de chez nous, l'intelligence que les Allemands n'ont pas, le



POUPÉE POLONAISE (Mlle Nina Alexandrowicz)



LES ÉLÉPHANTS D'BOURBOIS ET LES MUTILÉS DE LA GUERRE D'APRÈS DES MODÈLES



ANIMAUX MODÈLES DE BENJAMIN RABIER



CANARD ET POULES (LE BOURGEOIS RAPIN ET JAULMES)



ANIMAUX ARTICULÉS (Mlle DE SOKALSKY)



POUPÉE POLONAISE (Mlle Nina Alexandrowicz)

bon outil, feront cette victoire française très aisée. Ces vérités apparaissent simultanément au Pavillon de Marsan (exposition des jouets terminés) et au Musée Galliera, où a été groupé tout ce qui intéresse les méthodes de travail, depuis le dégrossissement du bois jusqu'au « coup de fion » qui finit le jouet.

Regrettons de ne pouvoir détailler ces joujoux de chez nous. Qu'on aille les voir. Ils sont une remarquable démonstration pour l'esprit, une joie pour l'œil. Qui les a vus admire tout à la fois l'étonnante habileté des mutilés et la belle pensée qu'il y eut à les appeler à produire ces objets charmants.

Exposent également les femmes de mobilisés de la Ligue du Jouet français (baronne de Laumont), les Petites Mains parisiennes (M. et Mme Bricon), M. André Hellé, l'Union des Arts (Mme Rachel Boyer), Mme Lazarski, Mlle Nina Alexandrowicz et leurs poupées polonaises, Mlle de Sokalsky, dont les animaux « bien russes », dit-elle, souples et comme vivants, prennent les attitudes les plus cocasses et les... plus vraies ; Mlle Renclman (Belge), miss Syrett (Anglaise), miss Nourse (Américaine), M. Dauchez, Mme Oster (jouets d'Auvergne), Mlle Lauth-Sand, Desobliand, Mme Ouvré, et d'autres. Tout un peuple minuscule vit là, sous les vitrines ; un peuple dont la seule loi et le seul souci sont : la joie des enfants et la tranquillité des parents. Ah ! l'heureux peuple !

Une exposition tout à fait exquise attend, au seuil, les visiteurs des jouets : c'est celle d'une collection de papiers de garde modernes, rajeunissant avec beaucoup d'esprit le vieux stock que les amateurs de livres trouvaient à la longue bien monotone. Voilà des inventions tout à fait savoureuses et dont l'honneur revient à l'Ecole Estienne, qui a, autant dire, improvisé en peu de jours une série d'une infinie variété, et à l'Ecole des Arts décoratifs.

De la garde du livre au minois des poupées, l'intérêt se soutient sans défaillance. L'amour de nos bouquins, le bonheur de nos petits : deux questions auxquelles, peut-être, ne pense pas beaucoup en ce moment le peuple des « cartes de pain » et des « bons de margarine ».

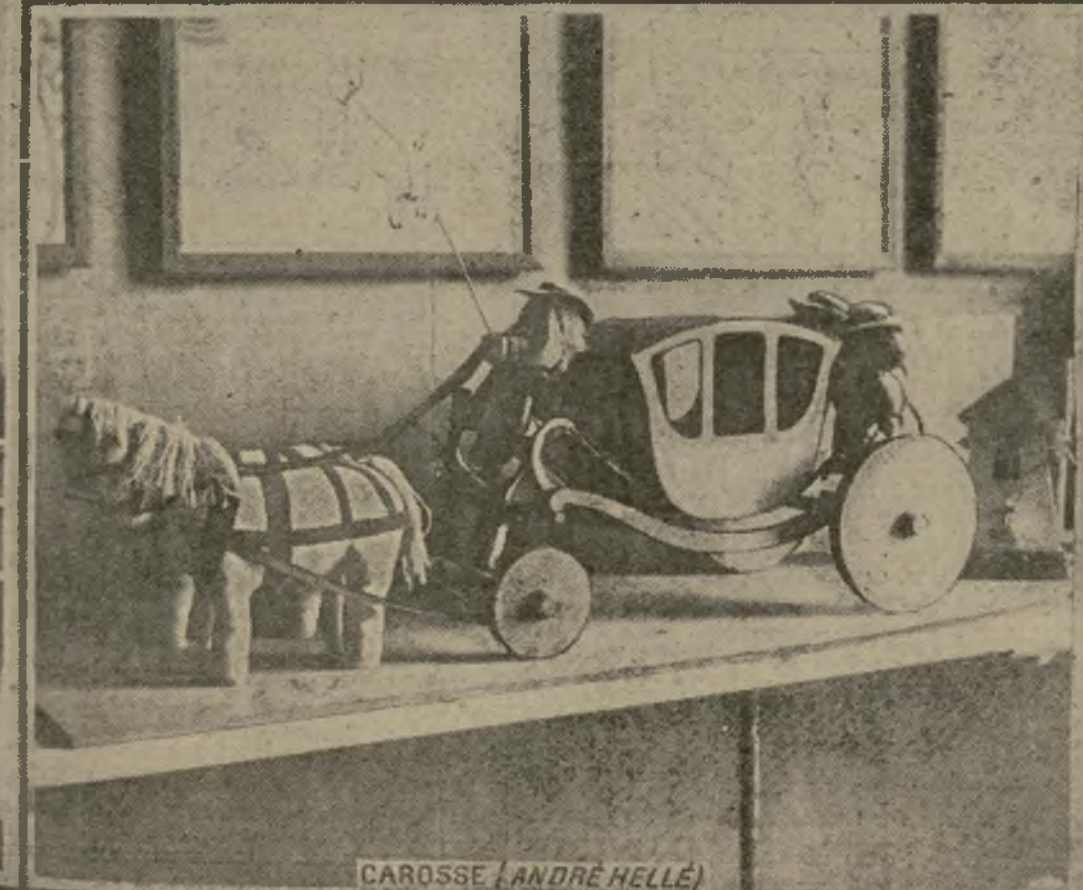
Pascal Forthuny.



LE CHARIOT DE POUPÉES (Tadeusz Lazarski)



PETIT SALON DE THÉ (LE BOURGEOIS RAPIN ET JAULMES)



CAROSSE (ANDRÉ HELLE)

Tant que nos ennemis ne se reconnaîtront pas vaincus, nous ne cesserons pas de combattre!

(M. Poincaré à Nancy.)

Accompagné par les sénateurs et députés de Meurthe-et-Moselle et par le ministre de l'Intérieur, le président de la République vient de se rendre à Nancy où, reçu par M. Mirman, préfet, et par la municipalité, il a remis hier, à l'hôtel de ville, la croix de la Légion d'honneur à M. Simon, maire, et à M. Jambois, conseiller général, dont on a signalé la belle conduite au cours des bombardements.

Les membres du conseil municipal, les notables et les fonctionnaires étaient présents. Aux souhaits de bienvenue du préfet et du maire, le président de la République a répondu :

Messieurs, en conférant la Légion d'honneur à MM. Simon et Jambois, le gouvernement de la République n'a pas seulement voulu honorer le dévouement et le courage de deux bons citoyens ; il a eu l'intention de rendre, en même temps, un hommage plus général à la ville de Nancy et aux vaillantes populations des départements ravagés par la guerre.

Depuis près de vingt-deux mois, vous avez, messieurs, connu de cruelles épreuves ; elles vous ont trouvés calmes et résolus. Votre conseil municipal, où sont représentées les opinions les plus diverses, a répondu au vœu de tous ses administrés en réalisant cette union sacrée dont j'ai sonné le rappel le jour où l'Allemagne s'est jetée sur nos frontières et qui a si complètement déjoué les prévisions de nos ennemis. Le maintien de cette heureuse concorde ne vous a coûté aucun effort. Notre Lorraine, obligée, depuis tant d'années, à rester sur un perpétuel qui-vive, a toujours aisément compris les grandes nécessités nationales.

Avant l'attaque allemande, elle était peut-être plus fermement attachée à la paix qu'aucune autre province française. Malgré le débordement dont elle sentait la douleur persistante, elle se serait reproché tout geste agressif ou toute parole imprudente comme un crime contre l'humanité. Elle désirait mieux que personne les risques d'un conflit. Elle se rappelait les horreurs de l'invasion. Elle savait qu'une guerre nouvelle, non seulement mettrait en deuil les familles lorraines comme les autres familles françaises, mais dévasterait ses terres, détruirait nos usines, profanerait nos souvenirs les plus chers et couvrirait de ruines nos campagnes désolées. Comment d'aurait-elle pas souhaité que de tels désastres lui fussent épargnés ?

Son amour de la paix ne l'empêchait pas cependant d'être prête à supporter, s'il le fallait, toutes ces calamités et toutes ces souffrances. Elle s'est immédiatement trouvée à la hauteur de ses devoirs. Vieille capitale lorraine, Nancy a donné l'exemple de la bravoure et du sang-froid.

En une heure d'angoisse, vous avez entendu, messieurs, l'insolente approche de l'ennemi. Ivre d'un succès éphémère, l'armée allemande se promettait déjà d'encadrer dans la délicieuse architecture de la place Stanislas l'automatisme arrogant d'un de ses défilés. Elle a dû battre en retraite devant nos troupes victorieuses, évacuer Lunéville et se taire prudemment au delà du Grand-Couronné.

La fureur qu'a excitée cette déconvenue ne s'est pas encore apaisée. Avions et zeppelins ont, d'abord, tenté de prendre sur Nancy de misérables revanche ; puis des obus de gros calibres ont été lancés à longue distance sur de paisibles demeures et sont venus tuer des enfants jusque dans les bras de leurs mères. Désespérant de pénétrer dans la ville, l'ennemi s'est acharné sur elle, comme si, pour se dédommager de n'avoir pu la souiller, il éprouvait le vil besoin de la mutiler.

Hélas ! Nancy sait qu'elle n'est pas seule à subir de tels outrages. Elle partage le sort des autres villes martyres. A vivre ainsi dans la continuelle intimité du danger, elle a pris une physionomie plus grave. Mais sa confiance n'est pas ébranlée et sa patience ne se lasse point.

Ce n'est pas ici qu'on pourrait oublier les leçons de la guerre. Elles n'y laissent aucune trace à l'esprit ; elles le tiennent constamment en éveil ; elles le détournent à la fois de cet optimisme inactif, qui est une forme morte et passive de la vie, et de ce pessimisme morbide, qui paralyse l'action ou la fait dégénérer en vaine agitation.

Si jamais, par impossible, un Français se sentait décourager, il trouverait dans le spectacle de vos vertus de quoi relever son courage et retremper sa volonté. Mais personne ne décourage. La France tout entière a entendu la voix de Nancy et de ses sœurs captives ou suppliées ; et la France tout entière leur répond : « Complétez sur moi. Je ne prendrai pas de repos avant l'achèvement de la victoire. Par les héros de la Marne, de l'Yser et de Verdun, je vous jure que vous serez délivrées ; je vous jure que vous serez vengées. »

En quittant l'hôtel de ville, le président est allé visiter le vestiaire des réfugiés et l'œuvre des prisonniers de guerre. Il s'est enfin rendu à la caserne Molitor, où sont hospitalisés un grand nombre de réfugiés. Répondant à une allocution de M. Jambois, conseiller général, le président de la République a exprimé les sympathies de la France et renouvelé ses promesses de sollicitude et de protection à ceux qui, « dispersés sur tous les points du territoire, patients et résignés, attendent avec une tranquille confiance l'heure de la délivrance et des réparations nécessaires ».

Mais, a-t-il dit :

« Comme tous ceux qu'a frappés la guerre, comme les familles qui ont donné à la patrie le sang de leurs enfants, ils entendent que leurs sacrifices ne restent pas stériles. Après avoir été si longtemps chassés de leur terre natale, ils désirent, du moins, y trouver au retour la pleine sécurité du lendemain. »

Leurs vœux seront exaucés. La France ne livrera

pas ses fils aux dangers de nouvelles agressions. Les Empires du centre, hantés par le remords d'avoir déchaîné la guerre, épouvantés par l'indignation et par la haine qu'ils ont soulevées dans le genre humain, essaient aujourd'hui de faire croire au monde que les Alliés sont seuls responsables de la prolongation des hostilités. Lourde ironie qui ne trompe personne. Ni directement, ni indirectement, nos ennemis ne nous ont offert la paix. Mais nous ne voulons pas qu'ils nous l'offrent : nous voulons qu'ils nous la demandent ; nous ne voulons pas subir leurs conditions ; nous voulons leur imposer les nôtres ; nous ne voulons pas une paix qui laisserait l'Allemagne impériale maîtresse de recommencer la guerre et qui suspendrait sur l'Europe une menace éternelle ; nous voulons une paix qui repose du droit restauré de sérieuses garanties d'équilibre et de stabilité.

Tant que cette paix-là ne nous sera point assurée, tant que nos ennemis ne se reconnaîtront pas vaincus, nous ne cesserons pas de combattre.

Le président a ensuite visité l'école de rééducation des mutilés et l'hospice des blessés. Il a laissé 2.000 francs aux œuvres de guerre de la ville et 1.000 francs aux réfugiés.

M. Poincaré à Lunéville

Hier après-midi, en quittant Nancy, le président de la République s'est rendu, ainsi que le ministre de l'Intérieur, à Lunéville où il a également remis la Légion d'honneur au maire, M. Keller, qui a fait preuve d'un grand dévouement pendant l'occupation allemande et pendant les bombardements récents. Le président a laissé 1.000 francs pour les pauvres.

De Lunéville, il est parti pour la forêt du Parroy et a parcouru les positions de première ligne. Il rentrera à Paris aujourd'hui dans la matinée.

Les délégués français de la Conférence interparlementaire en Italie

ROME, 14 mai. — MM. Franklin-Bouillon, le baron Daubigny et d'autres députés français, après avoir longuement conféré avec MM. Luzzatti, Maggiorino Ferraris et d'autres personnalités parlementaires, ont quitté Rome aujourd'hui ; ils reviendront dans le courant de juin prochain pour organiser définitivement des conférences interparlementaires identiques à celles qui ont eu lieu à Londres.

Avant leur départ, le Comité italien avait offert un dîner en leur honneur et en celui de M. Clementel, ministre du Commerce.

M. Barrère, ambassadeur de France, et le prince Colonna, syndic de Rome, figuraient parmi les invités.

Le sucre taxé

Fort de la loi du 20 avril 1916 sur la taxation des denrées, M. Clementel, ministre du Commerce, vient de faire signer par le Président de la République un décret aux termes duquel le prix du sucre, en gros, est fixé à 78 fr. 60 les 100 kilos pour le sucre cristallisé ou granulé, non compris l'emballage, la taxe de raffinage et le droit de consommation ; à 118 francs pour le sucre en pain ; à 121 fr. 50 pour le sucre raffiné, cassé et rangé en boîtes de carton ; à 116 francs pour le sucre en morceaux irréguliers et les déchets.

Ces prix ne s'appliquent qu'à la marchandise vendue en gros et prise dans les fabriques, dans les raffineries ou dans les entrepôts.

Quant à la taxation des prix de détail, elle va être incessamment fixée, conformément à la loi du 20 avril 1916, pour la ville de Paris et le département de la Seine, par arrêté du préfet de police, en prenant pour base les prix de gros arrêtés par le décret de M. Clementel.

Une manifestation patriotique à Notre-Dame

L'Association catholique de la Jeunesse française, qui est représentée aux armées par près de 100.000 de ses membres, avait organisé, hier, au profit de ses œuvres de guerre, une grande réunion de charité à Notre-Dame, sous la présidence du cardinal Amette, archevêque de Paris.

L'abbé Sertillanges a prononcé un sermon au cours duquel il a rappelé que « dans leurs quatre mille groupes, répartis sur tous les points du territoire, les membres de l'Association catholique de la Jeunesse française faisaient entre eux l'apprentissage de l'union et de la discipline, se plantant à toutes les exigences de la vie chrétienne, et se donnaient avec toute l'ardeur de leur foi et de leur patriotisme à la conquête des âmes, à la défense de l'Eglise et au service du pays ».

Un vrai printemps.

La cure des Pilules Pink.

Quelques Pilules Pink prises aux changements de saison, c'est chaque fois trois mois de santé parfaite assurée. Nombreux sont ceux qui ont pris cette habitude excellente et les résultats considèrent ce qu'ils ont souffert avant et combien ils se trouvent bien depuis, ils disent comme notre correspondant d'aujourd'hui : La cure des Pilules Pink, c'est un vrai printemps.



Mme Henry CASTAINGS

Cl. Viebahn

Mme Maria Castaings, en nous envoyant sa photographie, que nous reproduisons ici, a bien voulu nous mentionner son âge. « Vous pouvez juger, écrit-elle, combien vos pilules m'ont rajeunie. Personne ne me donne 47 ans. Avant d'avoir fait la cure des Pilules Pink, que je pratique au printemps et à l'automne, j'étais dans un très mauvais état de santé. J'avais des étourdissements, une grande lassitude générale, je manquais d'appétit, de sommeil, et j'avais fort mauvaise mine. J'étais toujours enrhumée avec toux sèche, respiration courte, étouffements. J'ai consulté bien des fois, j'ai pris beaucoup de remèdes, j'ai même fait des saisons aux eaux, tout cela sans succès. En désespoir de cause, j'ai voulu essayer vos pilules dont on m'avait dit beaucoup de bien. Je me les suis procurées chez mon pharmacien habituel. C'est au printemps dernier que je les ai prises pour la première fois. Pendant tout l'été je me suis portée à merveille et n'ai pas eu la moindre indisposition. Désireuse de maintenir cette situation si favorable, j'ai pris à nouveau quelques pilules l'automne dernier et j'ai passé un hiver comme je n'en avais pas passé depuis dix ans. Je me sens transformée, rajeunie, et je suis beaucoup plus active. »

Mme Castaings habite Pau, 25, rue Monpezat. En faisant la cure des Pilules Pink on lave son sang, on le dépure, on le débarrasse de toutes les impuretés qui s'y sont accumulées. Les Pilules Pink font une lessive générale de l'organisme, enrichissent le sang et tonifient les nerfs.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les 6 boîtes franco.

Le Congrès de la C. G. T.

Une nouvelle session du congrès de la Confédération générale du Travail et de l'Union des Syndicats de la Seine s'est tenue hier au siège de la C. G. T. Elle a discuté notamment la question du renchérissement de la vie et celle de l'emploi de la main-d'œuvre étrangère après la guerre.

Les souvenirs du Vieux Paris

La commission du Vieux Paris s'est réunie, à l'hôtel de Ville, sous la présidence de M. Delamare, préfet de la Seine. Elle a été saisie par ce dernier d'un projet d'inventaire général des vestiges substantiels du vieux Paris. Cet inventaire qui sera élaboré par les soins de M. L. Bonnier et des services techniques d'archéologie, avec le concours de la commission du Vieux Paris, est destiné à servir de base pour la conservation des souvenirs du passé. Grâce à cette œuvre, le Conseil municipal et l'administration auront la possibilité d'acquiescer en toute connaissance de cause et à l'occasion des nouveaux travaux de voirie, la sauvegarde des richesses qui font de Paris une ville d'art exceptionnelle. Une pareille entreprise vient à son heure ; elle permettra d'éviter, au moment où, après la paix victorieuse, Paris prendra un nouvel essor, les destructions d'édifices intéressants qui ont trop souvent marqué l'effacement des travaux d'haussmann.

LE "TIP" remplace le Beurre

Augusto PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (1^{er} arr.)

LA VIE SPORTIVE



Le départ des Petits Six Jours. — Le lieutenant R. Harquet, coureur cycliste, donne le départ.

CYCLISME

Les Petits Six Jours (10^e année). — Cinq mille personnes assistaient, hier après-midi, à la réunion organisée au Parc des Princes par la France Athlétique et Sportive, sous les règlements de l'Union Vélocipédique de France et de la Société des Courses, au bénéfice des œuvres de Préparation Militaire.

La principale épreuve de la journée, les Petits Six Jours, a obtenu le gros succès qu'elle obtient depuis dix ans. L'équipe Béhéry-Dammert s'est montrée la plus vite au sprint final; mais il faut signaler la belle course d'Ali Nefatti qui, par suite d'une chute de son équipier, eut à combler un retard de cinq cents mètres, et y parvint quelques instants avant la fin, après une chasse de plusieurs kilomètres.

La course de vitesse fut brillamment enlevée par Masson; le handicap du Demi-Mille revint à Raynal, lequel un rendement de 70 mètres permit de « s'échapper » adroitement, et la course par éliminations fut pour Hennequin, amputé d'un bras, l'occasion d'un succès très applaudi par le public.

Priz des Licenciés, 1.333 mètres scratch (deux tours de piste). — Première série : 1. Fortier (C.A.S.G.); 2. Testard (U.S.N.); à une demi-longueur. — 2^e série : 1. Carapezzi (F.A.S.); 2. Bonneton (U.V.F.); à une roue. — 3^e série : 1. Johay (F.A.S.); 2. Polledri jeune (F.A.S.); à une demi-roue. — 4^e série : 1. Masson (C.A.S.G.); 2. Puech (H.C.P.). — Repêchage : 1. Huet (C.A.S.G.). — Première demi-finale : 1. Masson (C.A.S.G.); 2. Testard (U.S.N.); à une longueur et demie. 3. Huet (C.A.S.G.); à une demi-longueur. Temps : 2 m. 38 s. 4/5; les 200 mètres en 13 m. 1 s. — Deuxième demi-finale : 1. Puech (H.C.P.); 2. Carapezzi (F.A.S.); à une longueur et demie. Temps : 3 m. 17 s. 2/5; 200 mètres en 15 s. 1/5. — Troisième demi-finale : 1. Polledri jeune (F.A.S.); 2. Johay (F.A.S.); à une demi-longueur. 3. Fortier (C.A.S.G.); à une longueur. Temps : 2 m. 15 s. 3/5; 200 mètres en 15 s. — Finale : 1. Masson (C.A.S.G.); 2. Polledri jeune (F.A.S.); à une longueur. 3. Puech (H.C.P.); à une demi-longueur. Temps : 2 m. 47 s. 2/5; les 200 mètres en 13 s. 2/5.

Handicap du demi-mille. — 1^{re} série : 1. Fortier (scratch, C.A.S.G.); 2. Berdin (25, C.A.S.G.); à une longueur et demie. — 2^e série : 1. Johay (5, F.A.S.); 2. Testard (40, U.S.N.). — 3^e série : 1. Puech (10, H.C.P.); 2. Raynal (70, A.C.P.); à 1 mètre. — Finale : 1. Raynal (70, A.C.P.); 2. Testard (40, U.S.N.); à deux longueurs. 3. Johay (5, F.A.S.); 4. Puech (10, H.C.P.); 5. Berdin (25, C.A.S.G.); 6. Fortier (scratch, C.A.S.G.). Temps : 1 m. 1 s. 3/5.

Course par éliminations. — 1. Hennequin (C.A.S.G.); 2. Guillemain (H.C.P.); 3. Bardin (C.A.S.G.); 4. Darlot (U.V.F.); 5. Coin (U.V.F.); 6. Péress (A.C.P.); 7. Lebas (F.A.S.); 8. Vincent (H.C.P.), etc.

Les Petits Six Jours (une heure à l'américaine par équipes de deux coureurs se relayant à volonté). — 1. Béhéry-Dammert (U.V.F.-C.A.S.G.); 2. Fortier-Hennequin (C.A.S.G.); à une longueur. 3. Ali Nefatti-Carapezzi (H.C.P.-F.A.S.); à trois quarts de longueur. 4. Guillemain-Grassin (H.C.P.); à trois quarts de longueur. 5. Johay-Puech (F.A.S.-H.C.P.); 6. Huet-Bardin (C.A.S.G.).

Les cinq primes sont gagnées par Ali Nefatti, Johay, Ali Nefatti, Johay et Béhéry. Les 10 kilomètres en 16 m. 4 s.; les 20 kilomètres en 31 m. 38 s. 2/5; les 30 kilomètres en 47 m. 30 s. 2/5. Dans l'heure, 37 kil. 950.

Le Brevet de 50 kilomètres de l'U.V.F. — La seconde épreuve officielle de 50 kilomètres pour l'obtention du Brevet de l'U.V.F. s'est courue, hier après-midi, sur le Parcours Champigny-Coubert et retour.

Le départ a été donné à 2 heures, en haut du plateau de Champigny, à un peloton de 71 concurrents sur 41 engagés; 53 coureurs ont accompli les 50 kilomètres en moins de deux heures et demie et, en conséquence, ont droit au brevet. Résultat :

1. Paul Mayer (U.V.F.), en 1 h. 34 m.; 2. Armand Londe (C.A.S.G.), 1 h. 34 m.; 3. L. Choury (U.S.N.), 1 h. 34 m.; 4. G. Haultin (F.A.S.), 1 h. 34 m.; 5. Rezé (U.V.F.), 1 h. 34 m.; 6. Pouillot (U.A. 20), 1 h. 34 m.; 7. Douarin (C.A.S.G.), 1 h. 35 m.; 8. Navaux (U.V.F.), 1 h. 35 m.; 9. Carré (C.A.S.G.), 1 h. 35 m. 50 s.; 10. Mandry (H.C.P.), 1 h. 36 m. 20 s.; 11. Horri, 1 heure 37 m. 30 s.; 12. Dava, 1 h. 37 m. 30 s. 1/5; 13. Per-

sonnie, 1 h. 39 m.; 14. Mirigay, 1 h. 39 m. 0 s. 1/5; 15. Bourgeois (U.V.F.), 1 h. 40 m.; 16. Legru, 1 heure 40 m. 15 s.; 17. Marcel Martin, 1 h. 40 m. 16 s.; 18. Bassot, 1 h. 41 m. 40 s.; 19. Timbert (U.V.F.), 1 h. 42 m. 50 s.; 20. Claisy (U.V.F.), 1 h. 43 m. 20 s., etc.

FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe de France. — La finale de la Coupe de France qui mettait aux prises, hier après-midi, l'Olympique contre l'Etoile des Deux-Lacs avait attiré à Saint-Ouen, sur le terrain du Red Star, un assez nombreux public. L'Olympique, comme on l'escomptait généralement, a battu l'Etoile des Deux-Lacs par 3 buts à zéro.

Avant ce grand match, un « lever de rideau » avait opposé deux équipes représentant, l'une les minimes de la F.G.S.P.F.; l'autre, les minimes de la L.F.A. Ce sont ces derniers qui ont triomphé par 3 buts à 2.

La Coupe des Jeunes. — Margarita Club du Vésinet bat S.A. de Pantin par forfait.

La Coupe Nationale. — Dimanche prochain, à 3 heures, l'A.S. Française rencontrera l'U.S.A. de Chehy, au Parc des Princes.

AVIATION

Boillot est décoré. — Sportsman de la première heure, Georges Boillot, qui s'était rendu célèbre dans les grandes épreuves automobiles, vient d'obtenir, comme pilote, la croix de la Légion d'honneur.

G. Boillot quittait l'automobile du G. O. G. en septembre 1913 et passait rapidement son brevet d'aviateur militaire; sur le front, il est sous-lieutenant attaché à une escadrille à Toul et obtient, en mars de cette année, sa première citation avec croix de guerre. Le 6 avril, il abattait un avion boche, et le voici chevalier de la Légion d'honneur. Sincères félicitations.

Record italien de la hauteur. — Mercredi, à l'aérodrome de Mirafiori, près de Milan, le sergent aviateur Alido Baldoni a atteint, avec un passager, l'ingénieur Mersaglia, 5 600 mètres en 59 minutes. Le précédent record appartenait à l'ingénieur Guido Guidi, qui n'avait atteint que 5 250 mètres.

Affectations dans l'aéronautique. — Les demandes d'affectation au service de l'aéronautique doivent être adressées au ministre de la Guerre, pour les militaires appartenant aux formations de l'arrière, et au général commandant en chef, pour les militaires aux armées. Ces demandes doivent toujours être transmises par voie hiérarchique.

Bobba était Français. — L'aviateur militaire Bobba, qui a trouvé une mort si glorieuse dans une lutte aérienne à Verdun, était d'origine française. Ce brave est mort à l'honneur, après avoir gagné ses galons, la croix de guerre, la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur.

Mort en atterrissant. — Le commandant de Roze, un des plus anciens et des plus glorieux pilotes, vient de se tuer en atterrissant, tout comme son cadet Honoré de Larceny, mort récemment en de semblables circonstances. Le commandant de Roze ne laisse que des regrets unanimes; c'était un excellent camarade et un très remarquable aviateur.

Un fils de M. Spiess tombe glorieusement. — Le fils de M. Spiess, l'inventeur du ballon rigide, vient de trouver glorieusement la mort sur le front. Le jeune héros fut l'une des victimes de la bourrasque terrible qui emporta récemment plusieurs de nos ballons captifs dans les lignes allemandes. L'an dernier, un autre fils de M. Spiess, capitaine d'infanterie, était tombé au champ d'honneur.

ESCRIME

Championnats de France interscolaires. — L'U.S.F.S.A. organise les Championnats de France interscolaires pour les dimanche et lundi de la Pentecôte, à 9 heures du matin, au lycée Condorcet. Le 11 juin, tournoi individuel et par équipes; le 12, épée individuel et par équipes; baïonnette individuel. Inscription, 1 franc par épreuve.

HIPPIQUE

Sauvons l'élevage! — Le Syndicat des éleveurs-vendeurs de chevaux de sang a invité à se réunir, à la Société des Ingénieurs civils, 19, rue Blanche, les délégués des Syndicats hippiques et des régions d'élevage, afin d'examiner la situation faite aux petits éleveurs par le rejet des épreuves de classement et de voir quels

seraient les moyens efficaces pour sauver ce qui peut encore être sauvé. L'Association des entraîneurs de chevaux de courses au galop a désigné les entraîneurs Georges Bartholomew, pour Chantilly, et Edmond Meyer, pour Maisons-Laffitte, pour la représenter à cette réunion, qui aura lieu le 23 mai, à 10 heures du matin.

Les chevaux de course en Allemagne. — D'après le *Wochenrunkalenders*, il existe actuellement à l'entraînement 1.569 chevaux, dont 1.366 en Prusse, 100 en Bavière, 31 en Saxe, 25 à Brême, 18 à Hambourg, 15 dans le Wurtemberg et 8 en Alsace-Lorraine; 801 de ces chevaux ont été entraînés sur les pistes de Hungen-garten et 151 sur celles de Karlsruhe.

La présentation du drapeau au 1^{er} groupe de l'aviation

Dijon, 14 mai. — Au cours d'une cérémonie au camp d'aviation de Longvic, à laquelle assistaient MM. Boudard, préfet; Dumont, maire de Dijon; le colonel Boyer, gouverneur militaire de Dijon; une délégation d'officiers de tous les centres d'aviation et les troupes de différents corps de la garnison de Dijon le lieutenant-colonel Girod, inspecteur des écoles d'aviation, a présenté hier le drapeau de l'aviation aux troupes du premier groupe.

Le drapeau était porté par le lieutenant aviateur Guynemer, dont on connaît les héroïques exploits. Le lieutenant-colonel Girod a prononcé une patriotique allocution :

« Éléves pilotes qui m'écoutez, a-t-il dit, aviateurs de demain, dont les ailes frémissantes se préparent déjà au suprême et saint sacrifice, prenez dans vos mains ardentes votre cœur de Français et donnez-le au drapeau, dans l'amour commun de tout ce qui est grand et sacré ! »

Une remise de décorations a suivi la présentation du drapeau.

Les anciens Garibaldiens offrent un drapeau à "Trente et Trieste"

Une cérémonie émouvante a réuni hier, boulevard de Strasbourg, 8, des garibaldiens ayant pris part aux combats de l'Argonne, les membres de la colonie italienne à Paris et une délégation de la Ligue franco-italienne. Un drapeau aux couleurs de l'Italie a été remis par les anciens combattants garibaldiens de l'Argonne à la « Trente et Trieste, union mutuelle des originaires du Trentin et de Trieste ».

La Société protectrice des animaux distribue ses récompenses

Hier après-midi a eu lieu, au Trocadéro, la 63^e séance publique de la Société protectrice des Animaux pour la distribution de ses récompenses.

Elle était présidée par M. Guillon, inspecteur général, représentant le ministre de l'Agriculture, assisté de M. André Falize, président de la Société.

Parmi les notabilités présentes on remarquait : sur l'estrade, les représentants de l'ambassade de Russie et de la légation de Belgique, du Conseil municipal, le président de l'Automobile Club de France et plusieurs délégations de Sociétés françaises et alliées.

A cette solennité, à laquelle assistait une foule considérable, avaient été invités en grand nombre des blessés de guerre et des soldats en convalescence, et la réunion a été autant une manifestation patriotique qu'un témoignage de sympathie aux animaux.

Les lauréats étaient présentés par Mme Séverine, dont le dévouement à la cause protectrice est bien connu. Au Palmarès figuraient un grand nombre de soldats qui se sont distingués par leurs bons soins aux chevaux qui leur sont confiés, soit sur le front, soit dans les hôpitaux vétérinaires de l'arrière.

La Société a décerné des colliers d'honneur à quelques chiens militaires, qui lui avaient été signalés pour les services rendus par eux à l'armée. On a fait un grand succès aux élèves de la Société du Chien sanitaire : quinze chiens, qui ont défilé sur l'estrade, porteurs de leurs insignes de service, et conduits par les soldats qui dirigent leur dressage.

La distribution des récompenses a été suivie d'un grand concert artistique, auquel ont pris part des artistes de la Comédie-Française, de l'Opéra et des principaux théâtres et concerts de Paris. Le programme, très goûté du public, comprenait des pièces patriotiques et des récits ou chants se rapportant aux services rendus par les animaux.

COMPTABILITE 63, rue de Rivoli, 63 PARIS PIGIER

"EXCELSIOR" RETRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale Les événements locaux
La vie artistique La vie économique
Les procès importants Les sports
Les accidents graves Tous faits pittoresques

LES CONTES D'EXCELSIOR

Chacun pour tous
Tous pour chacun

— Un arc-en-ciel !
— Enfin ! Cela va s'arrêter !
— En attendant, voilà des grêlons...
— Gros comme des pois !
— Oh ! Juste un sur le bout de mon nez !

Et, sous la porte qui les abrite, ce sont des éclats de rire sans fin ! Oh ! les imprudentes !... Pleines de confiance dans le gai soleil de tout à l'heure, elles sont sorties sans parapluie ! Lise arbore, pour la première fois, un amour de chapeau, Loute un ravissant tailleur et Mag d'innocents petits « décolletés » jaunes, qui lui torturent les pieds... mais si jolis !

Sournoise, la giboulée veillait. Quand elle les a vues toutes trois, pimpantes et fraîches, trotinant le long de l'avenue, elle est arrivée brutale, dans un amoncellement d'énormes nuages, un déluge épouvantable et un tourbillon de vent... Vous croyez que cela les fâche ? Pas du tout ! Un chapeau abîmé, des bottines tachées, eh qu'importe !... Si les Boches prenaient Verdun, si elles n'avaient pas de lettre de leurs maris, si l'un d'eux était blessé, alors, oh oui ! elles se désoleraient, mais de cela ? Eh pardi ! il n'y a qu'à en rire ! Elles ne s'en font pas faute et, plus que leur propre infortune, celle des passants les divertit :

— Ah ! ah ! le gros monsieur qui court après son chapeau !... — Et la bonne femme, là-bas... Gare ! Elle va s'envoler ! — Oh ! les soldats ! les pauvres soldats !... Des permissionnaires, sans doute ! — Venez donc ici : il y a encore de la place !

Cela, Loute l'a lancé, spontanément. De la place ? Hum !... La porte est bien étroite... Deux, trois, quatre... Oui, ils sont quatre, dont un très gros ! Bah ! En se serrant un peu...

Le groupe s'arrête et voilà nos poilus se consultant : Tien ! C'est vrai !... Ça tombe fort !... Ce que c'est que l'habitude ! Ils s'en sont à peine aperçus ! — Y a pas à dire... Y a d'la flotte, quand même ! — On n'a pas de veine, quoi ! — Pour un jour qu'on est dans la capitale, ça pleut plus qu'dans les boyaux !

C'est bien cela : des permissionnaires. Loute ne s'est pas trompée, et tout de suite curieuse :

— D'où venez-vous ?... Où allez-vous ?... Quand repartirez-vous ?...

D'où ils viennent ?... D'où ils vont ?... Du fond d'la Bretagne... On est d'Plougarnach tous les quatre... Et on a eu la chance, comm'ça, d's'en aller ensemble en congé... Mais, voyez-vous, ça fait plaisir sur l'instant, et pis après...

Les gros soupis, la voix attendrie et tremblante de larmes contenues achevent la phrase, laissée en suspens :

— Et pis après... Après, on pense à la femme, aux p'tiots, à la lande, où les genêts d'or commencent à fleurir... Et voilà, en attendant l'train, on s'promène, histoire d'passer l'temps... Dame ! On sait pas quoi faire...

— Attendez, fait Mag.
Et, tout bas, à Lise :
— Dis donc, combien as-tu sur toi ?
— Trois ou quatre francs... pour le thé...
— Et dix que j'ai : cela fait quatorze... Eh ! Loute ! Viens donc me rattracher ma voilette.

D'un clin d'œil, elle avertit Loute que ce n'est qu'un prétexte à un grave conciliabule ; les voici maintenant toutes trois, chuchotant dans un petit coin :

— As-tu un peu d'argent ?
— Pas grand-chose : quarante sous peut-être...
— Donne-les moi !
— Pourquoi ?... Je veux acheter des fraises...
— Tant pis, vilaine gourmande ! Et très vite : 14 et 2 : 16... Cela leur fait quatre francs à chacun.
— Quoi ! Tu veux ?...
— Parfaitement ! Et vous aussi, j'imagine, vous voulez...

Eh ! certes oui ! Elles ne demandent pas mieux ! Mais eux, les poilus, en sont tout ébahis ! « En v'là des gentilles p'tites dames ! Ben ! Ils en ont en une fière idée, d'passer par c'te rue-là ! Qué veine aussi, c'te pluie, qui s'est mise à tomber !... Quatre francs ! « Pour des douceurs », qu'elles ont dit. On va-t-y s'en payer avec tout ça !... Ben sûr, la Madeleine, la Marie-Jeanne, la Dominique et la Lucienne leur ont bien garni leurs musettes avant d'partir, mais c'est du solide qu'elles y ont mis, en bonnes ménagères, et le très gros, tout de suite :

— Oh ! moi, j'sais ben c'que j'vas acheter. Tu sais, les fruits confits, là, dans la grande boîte bleue... Ça m'fait un envie... mais un envie !

— Et moi, j'as vu, les p'tits bonbons tout tortillés !... C'que ça doit-y être bon !

Et les superbes cigares bagués !... Et les éclairs, avant leur crème, les babas, pleurant leur rhum !... Toutes choses inconnues à Plougarnach et que Paris vient de leur révéler !

Si grande est leur joie, si touchante leur reconnaissance, que les petites en sont gênées ; elles guettent impatientement le ciel. Ah ! voici un peu de bleu !... C'est fini !... Oh ! du soleil !... Et dans le rayon qui les dore elles s'envolent, légères et rapides...

Pardon, excuses, madame...

Une grosse main qui vient de s'abattre sur l'épaule de Loute les fait se retourner :

— Dites... on vient d'causer, là, tous les quatre... On a un « pays », là-bas, au front, qu'a pas d'famille et qu'a jamais rien reçu... alors... on voudrait pas vous fâcher... mais au lieu d's'acheter des douceurs... des fois qu'ça vous f'rait rien... on pourrait prendre vot'argent pour lui rapporter un colis... Un peu rouge seulement, le poilu a dit cela d'un ton très simple, comme la chose la plus naturelle du monde.

M.-L. Arsandaux.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— S. M. le roi d'Angleterre a nommé le vice-amiral Borel de Lapeyrière commandeur (division militaire) de l'Ordre du Bain. L'ancien commandant des forces navales de la Méditerranée habite actuellement Angoulême.

C'est la que lui ont été remis par M. Ardisson, maire d'Antibes, les insignes de cette distinction, avec les plus vives félicitations du conseil municipal et des habitants d'Antibes.

— Le maréchal des logis de Quilès, du 25^e régiment d'artillerie, a été cité à l'ordre du jour en ces termes :

« Excellent observateur aux tranchées, toujours monté beaucoup d'intelligence, de courage et de sang-froid ; a tenu à faire partie d'un détachement qui a été, le 9 avril 1916, recherché à cent cinquante mètres des tranchées allemandes des canons qu'une artillerie voisine avait été obligée d'abandonner. »

— De Pétersbourg on annonce que l'écuyer de la Cour impériale, le prince Pierre Wolkonsky, et la princesse Olga Wolkonsky, née comtesse Kleimichel, ont été dernièrement le cinquantenaire anniversaire de leur mariage.

Le prince Wolkonsky est un descendant direct du fameux feld-maréchal prince Wolkonsky, auquel le titre de « sérénissime » fut accordé. La princesse est la fille du comte Pierre Kleimichel, un des grands hommes d'Etat du règne d'Alexandre II.

MARIAGES

— On annonce le mariage du docteur Georges Dupré, de Moulins, médecin aide-major de 1^{re} classe aux armées, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Yvonne Defos, fille du docteur Louis Defos, député de la première circonscription de Moulins.

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Thérèse Mercier, fille du grand industriel parisien, avec M. Morris Cassard, de Grands-Rapides (Etats-Unis).

NAISSANCES

— Mme A. F. de Colombi, née Dumas, vient de mettre au monde un fils : Jacques.

— La marquise Tausend a donné le jour à un fils, à Lourdes. La jeune mère est cousine du vaillant défenseur de Kat.

DEUILS

— La messe annuelle pour les membres défunts de l'Institut de France (fondation Clément Juglar) sera célébrée en l'église Saint-Germain-des-Près, le vendredi 19 mai, à 10 heures précises.

— Nous apprenons la mort :
De M. Charles Weyher, fondateur de la maison Weyher-Richmond, célèbre par ses inventions, auteur de théories nouvelles sur les tourbillons, les trombes marines, les aimants, l'éther, qui lui valurent l'admiration du monde savant de nombreux pays.

— Du docteur Sixte Normand-Dufie, médecin-major en retraite, officier de la Légion d'honneur, ancien conseiller général de la Charente-Inférieure, maire des Eglises-d'Argenteuil depuis 1874, ou il est décédé.

— De M. Bernard Picard, industriel à Helfort, décédé à Paris.

— Du marquis du Boisguchennec, ancien officier de cavalerie, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870, décédé à Nantes, âgé de quatre-vingt ans.

— De M. Maurice Raoul-Duval, mort pour la France devant Verdun le 6 mai ; il avait épousé l'honorable Frances Vernon, veuve de lord Vernon, et laisse trois enfants.

— De Mme Leclap, née Mareschal, décédée à Moran (Haute-Savoie), à soixante-dix-sept ans.

— De M. Georges Revon, officier aviateur, mort pour la France, fils de M. Revon, originaire de Nîmes, ancien ambassadeur.

— Du peintre et caricaturiste brésilien Emilio Agres, décédé à Marseille.

— De Mme Charles Quéhan, femme de l'ingénieur-conseil à la Société de la Vieille-Montagne, ancien maire de Levallois-Perret.

— De Mme Mara Rouph, femme du préfet de Belgrade, qui se trouvait à Nice depuis l'évacuation de son pays, décédée à l'âge de trente-cinq ans des suites d'une opération.

— Du comte de La Roche Saint-André, ancien conseiller général et maire de Saint-Julien-des-Landes.

— De M. Antonio d'Abbadie d'Arrest, élève à l'Ecole nationale des ponts et chaussées, engagé volontaire, sous-lieutenant au 2^e régiment d'artillerie de montagne, mort pour la France le 4 mai, âgé de vingt-trois ans.

— De Mme Paul Leclanché, décédée en son domicile, rue Cassagnole, N° 10.

— Du lieutenant Papin, officier des Mares, au front depuis le début des hostilités, décoré de la croix de guerre.

BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GROS : 317, Rue de Belleville — Paris

Envoi franco 6 échantillons avec Bon-Prime contre 0 fr. 40.

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

Mme Claude LEMAITRE

CHAPITRE VIII

— Voyez, dit l'abbé à Didier, la mère de Monette qui pleure.

— Un père doit-il se sacrifier à sa fille ? demanda M. Durand de Bland ; n'a-t-il pas droit à l'obéissance et aux égards ?

— Encore devrait-il les mériter, riposta sévèrement l'abbé Joachim.

— Je n'abandonne pas ma fille, répliqua Didier. Pour prix de ma liberté j'ai proposé à sa mère de la doter royalement.

— Royale ! s'écria l'abbé. Une dot énorme payera-t-elle à votre fille les larmes d'une mère qui fut irréprochable ? Votre fille refusera ce marché.

— Cela n'est pas certain, répondit le père, et ma femme n'est sûre de rien. Voyez, elle cesse de pleurer pour épargner mes deniers. Elle sait que ces larmes, même aujourd'hui où nous nous séparons pour toujours, ont une grande valeur pour moi. Je suis fort sensible sous des apparences rudes. Afin de n'être pas victime de mes émotions, je dois les surmonter et me montrer inflexible, parfois contre mon vœu secret. Il est doux d'être bon, de le paraître. Plaiguez-moi, puisque la des-

tinée ne m'a jamais permis d'étaler ma nature véritable.

— Votre vie est ici, assura l'abbé avec autorité ; n'invoquez pas des obligations pour abandonner encore une fois votre femme et votre fille.

— Monsieur l'abbé, je puis appeler à mon aide la casuistique, répliqua M. Durand de Bland. Une existence comme la mienne ne peut se ranger sous l'égide du Bon Laboureur, comme celle de vos paroissiens paysans.

— Elle a tort, fit l'abbé Joachim.

Il songeait à ses ouailles, et un sourire fin le transfigurait. Il reprit :

— Les gens simples et honnêtes, ceux qui accomplissent strictement leurs devoirs envers Dieu et envers les hommes sont les plus heureux.

La sentence n'était pas au goût de Didier, cependant il lui fit bonne mine. Il hochait la tête, paraissant approuver le prêtre, qui, devant cette attitude, pensait la juste cause de Clotilde à peu près gagnée.

— J'ai encore une question à vous poser, reprit le châtelain. La résignation n'est-elle pas une vertu bien féminine et toute chrétienne et ne l'avez-vous pas indiquée à Mme Durand de Bland votre pénitente ? Un divorce ne serait que l'immolation de son orgueil.

Clotilde avait cessé de pleurer, elle se levait parce que la robe blanche de Monette réapparaissait au détour de l'allée : elle dit à son mari :

— Je vous laisse avec notre enfant, je vous supplie de ne pas la mettre au courant de ce divorce qui vous amène à Bland. Nous sommes mariés, je vous ai attendu fidèlement, je n'ai pas démerité de vous. Accordez-moi de vivre pendant quelques jours comme si nous étions des époux unis, du moins en apparence. Je vous demande cette faveur suprême, car même si vous parvenez à di-

voicer et si vous épousez une autre femme, vous ne cesserez jamais d'être mon mari.

— Ma chère Clotilde, je suis confus. Vous aurez ce que vous souhaitez. On quitte galamment une femme comme vous.

— Ce conciliabule est-il terminé ? criait Monette en arrivant. Vous m'avez congédiée pour parler de moi ?

— Votre père et votre mère songent beaucoup à votre avenir, murmura l'abbé Joachim en soupirant.

— J'espère aussi qu'ils ne trouvent pas tout présent sans intérêt, lança Monette. Mais vous avez assez bavardé et mon père va venir contempler sa collection de roses. Maman restera sous la tonnelle avec l'abbé comme le dimanche, car ce sera tous les jours dimanche dans le beau château habité par M. Durand de Bland, mon cher papa.

Rieuse, joyeuse, Monette entraîna Didier, le père Charmant. Elle croyait vivre un conte de fées et pour en être la digne héroïne elle se mettait en frais de grâce et de coquetterie.

CHAPITRE IX

Aucun être au monde ne peut être aussi aimable qu'un père ayant atteint la quarantaine. Il veut s'en donner la peine, pour une fille dix-huit ans, surtout si ce jeune papa a pris durant quelques années d'absence l'attrait irrésistible de la nouveauté.

En trois jours et comme en jouant, Didier la conquête de Monette. Ces quelques heures recourus en grâce contre divorce obtenues par Clotilde furent employées par le père à commettre l'enlèvement tout au moins sentimental de sa fille.

Et Clotilde se félicitait de l'empire pris par la jeune fille sur son mari, elle pensait qu'ainsi

THÉÂTRES

M^{lle} SARAH BERNHARDT SUR LE FRONT

La grande tragédienne, qui est un miracle vivant de la volonté faite femme, à peine reposée d'une tournée de trois mois en Angleterre, a voulu donner un peu de son art aux soldats qui combattent, et cueillir au milieu d'eux des impressions directes de la guerre. Partie de Paris mardi matin, avec des artistes du « Théâtre aux Armées », et accompagnée de sa petite-fille, Lysiane Bernhardt, Mme Sarah Bernhardt est descendue à Toul et a donné, en commençant la soirée même, six représentations en trois jours, immédiatement en arrière de la ligne de feu. Cessant quelques-unes de ses plus fortes impressions à un de nos confrères du Temps, Mme Sarah Bernhardt a donné ce détail qui fait comprendre toute la sincérité de l'enthousiasme qu'elle a suscité : « J'ai vu des blessés qu'on réclamait pour les soigner et qui répondaient : « Mais non ! mais non ! nous sommes très bien ! Un petit instant encore !... Quand Mme Sarah Bernhardt aura terminé ! » On sait que l'idée de la mort n'est pas de celles dont la grande tragédienne puisse s'effrayer. — J'étais fière, déclare-t-elle, de dire, devant de tels hommes, de beaux vers exprimant de nobles pensées. J'aurais voulu respirer là, au milieu d'eux, si fraternelles, si héroïques, si gaies, si joyeusement et simplement Français ! Elle eut aussi le regret de ne pouvoir combattre : « J'aurais bien voulu pouvoir tirer aussi des coups de fusil sur le Boche abhorré ! J'ai toujours été une combattive, mais que sont les combats de la vie à côté de ceux-ci, les seuls qui valent d'y consacrer tout ce qu'on a d'intelligence et d'énergie ! »

Le Conservatoire. — L'examen semestriel, précédant la clôture de l'année, a été terminé avant-hier matin par les classes de déclamation. Le jury était composé de MM. Gabriel Faure, président; MM. Barlet et Segond-Weber, MM. d'Enfer, de la Comédie-Française, MM. Adolphe Brisson, Adolphe Aderer, Jeanne Coudat, Emile Fabre, Pierre Wolff, S. B. Un jury d'examen a examiné les classes de MM. Raphaël Dufour, Paul Mouquet, Mme du Mail, MM. Truffier, Georges Herr et Lelmer.

Le jury a admis 2 élèves hommes et 3 élèves femmes à passer pour la tragédie, 11 élèves hommes et 17 élèves femmes pour la comédie. Renaissance et solidarité. — Une matinée au bénéfice de la Société « Le Foyer du soldat aveugle » et dont le produit sera spécialement affecté à la création d'une caisse de prêt destinée à faciliter l'établissement et la mise au travail des mutilés de la guerre sous le 27 mai prochain au théâtre des Champs-Élysées, sous la présidence d'honneur de M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Une œuvre qui remporte en janvier 1914, à Monte-Carlo, un éclatant succès, Jérusalem, drame moderne en prose de M. Georges Rivollet, sera représentée, à cette occasion, pour la première fois à Paris. Le spectacle qui accompagnera cet ouvrage est la dernière partition de Massenet. Les éminentes interprètes de la création, Mme Barlet et M. Albert Lambert fils en tête, ont tous spontanément et généreusement offert leur concours. Les décors du théâtre de Monte-Carlo, peints par Visconti et abîmés au cours de la tournée, ont été remis à l'œuvre par M. Camille Blane, costumier en chef du « Saint-Sépulchre », resté fameux sur la Côte d'Azur, contribuant grandement à l'éclat de cette représentation.

MARDI 15 MAI 1916

La soirée

Opéra. — Jeudi, *Miguel*, les *Girondins*, la *Fille du War*, *Chant de Guerre*, *Carême Précaire*.
Comédie-Française. — Mardi, à 8 h. 30, la *Marquise de*...

Opéra-Comique. — Jeudi, à 1 h. 30, *Paillasse* et *Werther*.

Odeon. — Mercredi, à 8 heures, *Le Juif Polonais*, les *Grandes Dames*.
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassina*.
Ambigu. — A 8 heures, la *Femme X...*
Apollo. — Mercredi, à 8 h. 15, la *Démocratie du Printemps*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Potash et Perlmutter*.
Capucines (tél. 150-40). — A 8 h. 30, *Ca pousse ! revue* ; *Mon amie j'ai du théâtre* ; *Cinq minutes, s. v. p.*
Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 3 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 30, les *Exploits d'une petite Française*.
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Atanarlope*, *Pêche de jeunesse*.
Gymnase. — A 8 h. 50, mardi, mercredi, vendredi, samedi, le *Rubicon*. Demain matinée à 2 h. 50 et soirée.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la *Flambée*.
Théâtre Réjane. — A 8 h. 15 mercredi, jeudi, samedi et dimanche, *Zaza*. Jeudi et dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Petit Café*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 heures jeudi et samedi : dimanche, matinée et soirée, le *Vengeur*.
Trianon-Lyrique. — Mardi, à 8 h. 15, la *Fille de Madame Angot*.
Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York*.
Vauvilliers. — *Julien César*. Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-88). — A 8 h. 30 et 8 h. 30 : Quinze vedettes et attractions sensationnelles.
Gaiety-Palace. — A 8 h. 20, les *Vampires*, le *Maître de la Foudre*, l'Anglais est prêt. — Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 45-73.
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.
Omnia-Palace. — La *Fille d'Hérodiade* (Mlle Napierkowska), la *Souffrance du diable*, *Aladdin* et les *deux Dactyles* (Prince). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.
Tivoli. — Actualités militaires, la *Fille d'Hérodiade*, *Miquelle* et sa mère, les *deux Richesmes*.

AUX MATINÉES NATIONALES

La vingt-cinquième « Matinée nationale », donnée au bénéfice de la « Fraternité des artistes » et consacrée aux chants patriotiques de la France, a eu lieu hier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Au cours de son allocution, M. Albert Dalimier, sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, a fait l'éloge du développement des artistes aux œuvres de bienfaisance ; M. Couyba, sénateur, ancien ministre, a fait l'histoire des hymnes de France, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Il a parlé éloquentement et en connaissance de cause de la chanson française aux armées, de l'« Oublieuse gauloise », dont le chant d'espérance et de victoire monte vers le ciel des Flandres, de l'« Artois », de la Champagne, de la Lorraine, de l'Alsace, toujours plus clair, toujours plus fier et toujours plus vaillant ».

COULS ET CONFÉRENCES

A l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, M. Camille Le Senne fera son feuilleton parlé hebdomadaire aujourd'hui à 4 h. 15, sur *Angela*, avec le concours de Mlle Vandervael et Chancel et de MM. Weber et Mathieu.
Jeudi 25 mai, à 1 heure, M. Whitney-Warren, le grand architecte américain, membre de l'Institut, qui n'a pas cessé d'être à l'avant-garde des armées de la France, fera, à la salle Gaveau, sous les auspices de la revue *La Renaissance*, une conférence sur « Les relations des Etats-Unis d'Amérique avec la France ».

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

VISITE DU MONT-SAINT-MICHEL

Jusqu'au 31 octobre, toutes les gares des lignes de Normandie et de Bretagne du réseau de l'Etat délivreront pour le Mont-Saint-Michel des billets directs d'aller et retour à prix réduits des trois classes, valables de trois à huit jours suivant la distance.
Les billets délivrés au départ de Paris permettent de passer, au retour, par Granville ; ils sont valables sept jours et leurs prix sont fixés à : 47 fr. 75 en 1^{re} classe ; 35 fr. 75 en 2^e classe et 25 fr. 10 en 3^e classe.

RAQUETTES, BALLES, FILETS, ETC.
à Prix réduits
TENNIS ELIMS PIERRE

14, Faubourg Montmartre

162, Avenue Malakoff

La Bande molletière
"THE PRATIC"
soutient le jarret. — En vente partout

VARICES

Malade ou radicalement soulagé par le post-surgical des Bas élastiques de V.A. CLAVERIE, Fabricant, 234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lire l'intéressante Notice sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que le moyen de prendre les mesures et les renseignements désirés.

MONTRE
BRACELET

les
Sardines
AVEC & SANS
ARÊTES
AMIEUX-FRÈRES
sont restées
aux mêmes prix
qu'avant la guerre

LES DEMANDER DANS TOUTE BONNE MAISON
D'ALIMENTATION QUI, SI ELLE NE LES A PAS
ENCORE, SE LES PROCURERA CHEZ AMIEUX-FRÈRES

TOUTE L'HYGIENE dans un Tube. Brochure française
1/25. Détruit les germes et les
parasites. — Paris, 11, rue d'Angoulême.

Le gérant : VICTOR LAURENÇON.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire.

ne serait pas seule à le retenir sous le toit familial. Odant et tendre, Didier avait auprès de Monette les manières exquises d'un jeune premier de comédie. Il égarait ses mains fines à lui cueillir des fleurs, il lui abandonnait les pierres précieuses de ses épingles de cravate, tantôt un rubis, tantôt une perle. Il paraissait ne pouvoir rien, absolument rien lui refuser. — Fille d'Eve, murmura-t-il en souriant à sa sœur après chaque cadeau. Ne le chicanons pas trop sur la qualité de son égoïsme, car il éprouvait une réelle satisfaction à être père et surtout à découvrir les ressemblances de traits et de caractère qui l'unissaient à sa fille, et pardonnons-lui d'admirer en elle surtout une tendance aux défauts qu'il se connaissait. Parfois, cependant, ce diplomate en psychologie cessait ses jeux de collègue auprès de Monette ; il devenait grave, presque mélancolique ; alors il la conseillait, il lui vantait sa mère et lui donnait sa conduite en exemple. — Une existence nette, une conscience sans reproche, sont les biens auxquels une femme doit sacrifier tous ses désirs, son bonheur même. Un matin, il compléta ces propos d'une façon laudieuse : — Ta mère a agi prudemment en refusant de partager sa vie d'aventures en Amérique. Monette était sous le charme de ce père dange-reux ; elle courait avec lui dans la contrée, à pied en voiture, elle ne s'était jamais tant amusée depuis qu'elle habitait la campagne. L'amour est inégalable pour embellir l'existence. On n'appelle tendresse filiale ou maternelle, ou de tout autre nom, il accomplit toujours

des prodiges. C'est une révélation : l'enlèvement de l'être aimé apparaît comme transformé, la nature même emprunte un éclat magnifique à celui qui devient de la sorte le magicien de la féerie. Monette vivait en pleine joie, avec ce père prodigue enfin de retour ; auprès de lui tout devenait admirable. Il possédait jusqu'au pouvoir d'humaniser la belle et impossible châtelaine. Monette le sentait : les baisers de sa mère prenaient une effusion qu'ils n'avaient plus depuis bien des années. Vous le pensez, n'est-ce pas, la jeune fille s'indigna lorsque Didier approuva la cruelle qui avait refusé de le suivre dans ses pérégrinations vers la fortune. — Si j'avais été la femme, s'écria-t-elle avec feu, je ne l'aurais jamais quitté. Cet aven de tendresse avait vraiment tout son prix dans ce splendide jardin de Blaud fleuri de roses comme un reposoir de procession. Didier l'entendait avec bonheur, avec orgueil aussi ; il acceptait volontiers le compliment de la jolie enfant qui lui attribuait en quelque sorte le rôle avantageux d'un héros d'idylle. Ayant en deux jours réalisé la conquête de Monette, il lui restait vingt-quatre heures pour amener Clotilde au divorce qu'il souhaitait. — J'aurais craint, poursuivit Monette, en te laissant seul, d'abandonner ma place envinée à une autre. Pour Didier, l'occasion de brûler ses vaisseaux était excellente, car il se promettait de trouver en Monette une alliée contre l'épouse récalcitrante à ses projets. — Ta conduite eût été prudente. Et le père ; l'homme n'est pas fait pour vivre seul. Quand les affections de famille lui manquent, il cherche d'autres liens d'autres tendresses qui bientôt le

reclaiment. Il ne peut rester égoïste et il est avide de donner et de recevoir du bonheur, il aime bientôt et le cœur peut-être déchiré par son inconstance, il est un jour contraint à rompre un mariage ancien pour tenir de nouvelles promesses. Didier s'arrêta au milieu de l'allée, et prenant les mains de sa fille dans les siennes, il la fixa et ajouta d'une voix câline : — Je n'aurai jamais d'autre enfant que toi, promis-tu ? Je pourrai mon amie qui a un fils, à qui elle ne donnera pas de rival dans ses sentiments maternels. Ce sera la pour moi, après ma séparation d'avec ta mère, une union amicale, un accord d'affaires et d'affection. Je pourrai alors m'installer à Paris comme autrefois et tu seras gâtée selon les mérites et selon mes vœux, c'est-à-dire beaucoup, énormément. — Père ! père ! soupira Monette. Elle était pâle, défaillante, et des larmes jaillirent soudain de ses paupières, de ses yeux qui n'avaient encore pleuré que pour des peines enfantines. Didier fut affligé, sans doute, de les faire couler, mais sa fille en les versant, il le croyait, pré-ludait à un sort enviable, puisqu'il projetait justement de marier l'enfant au fils de la capiteuse et opulente Dorothy Shelley. Il pensait qu'un avenir auquel il sacrifiait pour son compte l'irréprochable Clotilde pouvait couler sans grand dommage quelques larmes à Monette. — Maman, pauvre maman ! soupira la jeune fille, assise sur un des bancs de la tonnelle, elle est si heureuse de ton retour ! Tu l'abandonnerais pour toujours ? Non, tu ne pourrais même pas lui faire part d'un tel projet.

(A suivre.)

Les chiens de guerre à la Société protectrice des animaux

M^{lle} BECQ ET SON CHIEN RIQUET

"FEND L'AIR" QUI A SAUVÉ SON MAÎTRE LE SERGENT JACQUEMIN

L'ADJUDANT THIRONIN ET SES DEUX PROTÉGÉS
SERBES SINICHEL ET SON CHIEN FLOCK

UNE ÉQUIPE DE "POILUS" QUI COMPTE DE NOMBREUX ÉTATS DE SERVICE

Hier, au Trocadéro, des colliers d'honneur ont été décernés à quinze chiens, dont trois ont été particulièrement fêtés : *Fend-l'Air*, au sergent Jacquemin, qu'il sauva de la mort, à Roclincourt; *Loustic*, qui s'est signalé sur le front par son intelligence; *Pyrame*, qui sauva un bataillon français en signalant la présence d'une colonne ennemie. Des discours ont été prononcés par MM. Guillon, représentant le ministre de l'Agriculture; Falize et Delavenne.